

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.  
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX  
13, QUAI VOLTAIRE

21<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 1046 — 28 Avril 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE  
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



LA GUERRE. — A la frontière russo-roumaine, de Ungheni sur le Pruth. — Voyageurs conduits au visa des passeports.

(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Kauffmann.)

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — L'Armée russe à Kischeneff, par Kauffmann. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Béatrix (nouvelle), par Charles Joliet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Memento, par Emile With. — Récréations de la Famille, par P.-L.-B. Sabel. — Bibliographie. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : A la frontière russo-roumaine de Ugheni, sur le Pruth. — A Kischeneff, quartier général de l'armée russe. — Campement d'un officier de Cosaques, à Kischeneff. — Soldats rosses cantonnés chez l'habitant, en Bessarabie. — La Prière du soir dans un cantonnement de soldats russes. — Les Mois gastronomiques : l'Avril Mignon. — Le Bravo, opéra-comique. — En Orient : Notes de voyage de M. Meylan. — Vitrail en grisaille, gravure extraite de l'Histoire et description du château d'Anet. — Échecs et Rébus.

## COURRIER DE PARIS

Il ne faut pas que la chronique se le dissimule : elle va avoir à lutter prochainement contre une redoutable concurrence.

Quand Paris prêtera l'oreille à l'écho du canon qui va bientôt tonner en Orient, il ne sera pas précisément facile de tenir captive l'attention du lecteur.

C'est peut-être ce qui a décidé tant de journalistes à prendre dès à présent du service dans les rangs de la correspondance belliqueuse. On ne rencontrait, ces jours-ci, que courriéristes de guerre partant, la valise au poing.

Le métier pourtant ne sera point aussi commode que beaucoup se l'imaginent. Jusqu'à présent, dans la guerre avec la Serbie, les correspondants n'ont joué qu'un lever de rideau, le vrai drame va seulement commencer.

Le difficile, en pareil cas, est de choisir son camp ; car, pour bien faire, il faudrait avoir un représentant accrédité auprès des deux armées. Mais voilà le hic : on serait accusé d'exercer une profession peu honorable au profit des uns et des autres, et il faudra nécessairement opter.

Il résultera pour nos renseignements futurs des complications singulières.

Les correspondants qui seront dans le camp russe devront, sous peine d'exclusion, donner des nouvelles favorables à la Russie. Ceux qui seront dans le camp turc devront, en prévision du pal, se montrer sympathiques à la cause ottomane.

Vous voyez d'ici le parfait accord que cela fera.

Mais notre intention n'est pas d'empiéter sur les domaines de la politique, et, si nous parlons correspondances, c'est tout simplement pour signaler une innovation qui prouve que notre époque va toujours de l'avant dans la voie des audaces et des singularités.

A côté des journalistes particulièrement chargés de tenir au net les comptes courants de la guerre, est parti un spécialiste qui s'en va étudier les batailles au point de vue de l'art dramatique.

Peut-être ne comprenez-vous pas tout de suite.

J'explique :

Le directeur d'une de nos grandes scènes a l'intention de faire exécuter par un des auteurs à la mode une pièce militaire sur la guerre d'Orient. Mais, désireux de se signaler particulièrement, il n'entend pas offrir au public des tableaux de fantaisie comme c'est l'ordinaire. Il veut, au contraire, donner en quelque sorte un panorama photographique des principaux événements encadré dans une action quelconque.

Et voilà pourquoi le correspondant en question a été envoyé.

Il prendra au jour le jour des notes écrites et dessinées qui seront expédiées ici.

Cette mission, d'un caractère inattendu, n'est-elle pas un signe du temps ? Et combien elle sera féconde en bizarreries !

Vous représentez-vous notre homme étudiant les batailles au point de vue du metteur en scène et se disant en face d'un beau carnage :

— Quel joli tomber de rideau !

Et si par hasard on lui met la main dessus ! Le voyez-vous conduit devant un général qui lui demande :

— Que faisiez-vous, monsieur, quand on vous a surpris griffonnant sur un calepin ?

— Je cherchais un troisième acte, mon général.

Parisiens, mes frères, voilà pourtant à quoi l'on s'expose pour vos plaisirs !

~ Guerre à part, on s'ingénie de mille façons pour mettre à votre portée, en les multipliant, toutes les commodités de la vie, et pour une découverte étrange, voici une étrange découverte.

En deux mots j'en aurai donné la formule.

Une compagnie se monte en ce moment, qui a pour objet de fournir à tout le monde et de porter à domicile, comme l'eau ou le gaz, l'heure exacte et uniforme.

Oui, monsieur, on fera courir sous nos rues des tuyaux d'heure, comme il y a des tuyaux d'éclairage.

Un petit tube, qui grimpera jusque chez vous et s'adaptera à votre pendule ou à votre horloge, vous tiendra en communication constante avec un régulateur central dont l'immuable mécanisme régira la ville tout entière.

Au premier abord, cela semble fantastique, surtout quand j'aurai dit que l'électricité est complètement étrangère au système nouveau.

Une capricieuse que l'électricité. Impossible de compter sur elle d'une façon absolue. La moindre variation de température l'impressionne tout comme une femme nerveuse. La nouvelle méthode, au contraire, restera absolument insensible à toute influence extérieure.

C'est l'air comprimé (ma foi, tant pis, je divulgue le secret) qui deviendra ainsi l'horloger universel. Une bulle d'air introduite mécaniquement et méthodiquement de seconde en seconde, suffira à faire marcher tout cet immense bataillon d'aiguilles obéissant au même commandement.

On s'abonnera pour un prix insignifiant, et l'on pourra ensuite dormir sur ses deux oreilles. Plus de rendez-vous manqué. Votre belle, monsieur, n'aura plus de prétexte pour vous faire attendre. Plus de non valeur en matière de temps. A la même minute minuit sonnera d'un bout à l'autre de Paris. Impossible d'avoir des contestations à propos des contraventions encourues par les attardés.

Et vous tous, insupportable engance, gens inexacts, agacement de vos semblables, il faudra bien que vous finissiez par vous ranger à la loi commune, quand vous ne pourrez plus dire :

— Ce n'est pas de ma faute ; ma pendule retardait.

Mais vous croyez peut-être que je fabrique là un conte fantastique. Pas le moins du monde. Tout ce que j'ai dit est parfaitement authentique.

Si parfaitement, que l'invention brevetée fonctionne depuis trois mois à Vienne, au grand ébahissement des badauds. Il ne s'agit donc plus d'une expérience aventureuse ni d'une probabilité incertaine.

L'heure en tube sera prochainement une réalité pour Paris.

~ Que de monuments, mon Dieu !

Chaque jour on annonce que les amis d'un défunt plus ou moins illustre se cotisent pour l'honneur d'un buste ou d'une statue.

C'est le tour, cette fois, de feu Dupin, l'ancien président de nos Assemblées législatives.

Il y aurait beaucoup à dire sur cet hommage rendu à un homme dont le caractère ne fut pas toujours d'accord avec le talent. Mais, en France, l'esprit fait passer tant de choses !

Et, dame, comme homme d'esprit, Dupin fut indiscutable.

Ce qui ne veut pas dire qu'il fut l'auteur de tous les bons mots qu'on lui a prêtés comme à un riche qu'il était. Il servait volontiers d'endosseur, et quand les nouvelles à la main avaient besoin d'un

signataire, c'était lui qu'on choisissait souvent, parce que sa marque de fabrique faisait prime.

Indépendamment, toutefois, des facéties apocryphes qu'on lui a attribuées par centaines, il eut vraiment bien des fois des bonheurs de réparties et des improvisations d'ironies qui défont toute concurrence.

Un vieux parlementaire devant qui l'on causait, hier, de Dupin, à propos du projet dont j'ai parlé, racontait de lui ce trait d'une finesse impitoyable : C'était à la Législative.

Berryer avait soudain demandé la parole dans une discussion qui, jusqu'ici, n'avait eu qu'un très-médiocre intérêt.

Mais Berryer excellait précisément dans ces interventions spontanées et fulgurantes.

Il monte à la tribune. L'attention s'établit aussitôt. Puis il s'échauffe, s'élève, rebondit d'élan en élan.

Bref, une harangue merveilleuse.

Tellement merveilleuse que des bravos frénétiques éclatent. Et non pas seulement des bravos de parti, mais de ces applaudissements qui rendent hommage au talent d'un adversaire même.

Dupin, qui présidait, n'applaudissait naturellement pas, mais il était empoigné comme les autres.

Quand tout à coup une petite voix aigre se fait entendre. C'est un membre de la Chambre, parfaitement nul et obscur, qui proteste.

Dupin feint de n'avoir pas compris :

— Vous désirez, monsieur ?...

— Je rappelle le président au règlement. Les applaudissements sont interdits.

On n'avait, en effet, pas encore l'habitude alors d'user et d'abuser autant de ces manifestations extra-réglementaires.

Mais, cette fois là, l'impulsion avait été irrésistible, et Dupin, prenant son air bonhomme :

— Je ferai remarquer à l'honorable membre dont j'ignore le nom qu'il m'est véritablement impossible de déferer à son vœu.

— Mais...

— On applaudit à gauche aussi bien qu'à droite... Il y a des moments où rien ne saurait prévaloir contre l'émotion d'une assemblée.

— Permettez, monsieur le président...

— Que l'honorable membre dont j'ignore toujours le nom me permette, lui aussi, d'achever... Je ne puis rien pour lui donner satisfaction... sinon lui promettre que, dans le même cas, j'aurai pour son succès la même tolérance.

Un éclat de rire immense et terrible cloua le malheureux à son banc.

~ Et les maçons travaillaient toujours !

Ils y vont gaiement, les maçons, dans l'avenue du Nouvel-Opéra. Déjà des maisons hautes de deux étages sont sorties de terre !

On ne paraît pas s'en douter encore ; mais c'est une révolution qui se prépare dans les habitudes du Paris qui se promène.

Vieux boulevard Italien, mon ami, tu n'as qu'à te bien tenir, car la concurrence va être terrible. Il ne te restera bientôt plus que les boursicotiers de la coulisse !

J'exagère. Mais il est certain qu'un nouveau torrent circulatoire va s'établir dans le corps de la grande cité. La direction ira du sommet de la rue de Rome, par la rue Auber et l'avenue de l'Opéra, de la rive droite à la rive gauche, en délaissant tout à fait le boulevard, qui ne servira plus qu'à relier les quartiers de droite. Et encore tout le mouvement dans le sens du Palais-Royal se fera en dehors de lui.

On a déjà annoncé qu'un théâtre allait s'installer sur la voie nouvelle.

Il est à présent question d'une sorte d'Eldorado, avec café-concert, piste pour des exercices équestres, jeux forains de toute espèce, etc.

C'est une compagnie anglaise qui marchandise les terrains nécessaires.

Elle hésite entre l'avenue de l'Opéra et ce qui reste de l'ancien ministère des finances.

Ici comme là c'est une fière mise de fonds à risquer, et il faudra que les recettes futures soient singulièrement fructueuses pour amortir ce capital-là.

J'avoue que, pour ma part, je préfère le rôle de spectateur futur à celui d'actionnaire présent.

~ On a repris *Maurat*.

Et voilà le nom de George Sand qui reparait sur l'affiche de l'actualité en même temps que sur l'affiche de l'Odéon.

Comme la perspective historique se fait vite! Il y a bien peu de temps que le grand écrivain nous a quittés, et il semble déjà qu'elle appartienne à un autre siècle. Nombre de gens l'ont connue, fréquentée, aimée, et pourtant elle paraît appartenir aux générations éteintes.

C'est surtout sur son œuvre que se fera sentir profondément cette démarcation.

Reprenons ses romans d'hier. L'effet produit est incroyable, tant on nous a lancés vite dans une direction avec le réalisme et le naturalisme qui règnent... comme règne une épidémie.

Elle est tout de même terrible, la décadence d'un peuple qui passe ainsi presque sans transition de cette belle prose savante, harmonieuse, élevée, aux argotismes de l'école actuelle.

La distance est si grande, l'abîme si profondément creusé, que la comparaison donne aux œuvres de George Sand quelque chose de féérique. Ses personnages semblent légendaires. On dirait qu'elle a voulu écrire de beaux contes pour les grands enfants.

Et pourtant quand on pense qu'elle fut accusée à son époque de choisir, de parti pris, des types populaires pour les idéaliser!

Ah! on ne prévoyait pas alors la dégringolade qui devait nous faire tomber si vite dans les bas-fonds où nous patageons. Avec George Sand, le roman pouvait verser parfois dans l'utopie, mais toujours il relevait le lecteur au lieu de l'abaisser. Alors même que l'auteur formulait des théories ou des doctrines qu'on pouvait contester, c'était toujours avec le souci des hautes questions sociales, c'était toujours avec la recherche d'un enseignement et non dans le but d'exploiter une scandaleuse curiosité.

Autres temps, autres mœurs.

Faut-il donc que la France semble prendre la devise de Fouquet en la variant ainsi :

— *Quo non descendam?*

~ Les autographes de George Sand, en dehors de sa correspondance, d'un puissant intérêt, sont fort rares.

Elle aimait peu à se dépenser en menue monnaie et résistait énergiquement aux sollicitations quand on lui demandait d'apposer sa signature sur quelque al'um.

Quelques uns cependant ont été privilégiés, et justement je voyais cette semaine un de ceux-là qui appartient à un de nos confrères avec qui George Sand entretenait jusqu'à la fin d'amicales relations.

Sur cet album, elle avait écrit une pensée, mais comme le résumé d'une thèse par elle soutenue dans plusieurs ouvrages.

La voici :

« Le mariage sans le divorce, c'est une machine à vapeur sans soupape. »

~ Une des curiosités de la future Exposition (si les carnages le permettent), ce sera la galerie des portraits nationaux.

Vous savez qu'un arrêté du ministre a décidé qu'on réunirait là les portraits de tout genre représentant des personnages ayant pris rang dans l'histoire de France à un titre quelconque.

Nos musées fourniront leur contingent, la bonne volonté des collections particulières fera le reste.

L'idée est assurément ingénieuse, et les visiteurs se presseront en foule de ce côté-là au Champ-de-Mars. Il faut bien le dire, toutefois, il y a un *desideratum* qui hâtera toujours une exhibition de ce genre.

Comme nous pouvons en juger, malheureusement, par les échantillons contemporains, le portrait n'est guère ressemblant que quatre fois sur dix, peut-être même forcé-je la proportion. Et dame, sans ressemblance, l'intérêt s'évanouit. Je sais bien qu'il restera la valeur artistique des œuvres, mais ce n'est pas elle qui doit être en cause dans l'assemblage de portraits que l'on prend, et ce qu'on veut, c'est évidemment montrer aux étrangers nos hommes et nos femmes célèbres, en leur disant :

— Cherchez dans leurs traits l'empreinte de leur caractère et la trace de leurs actes.

Que de mensonges seront acceptés ainsi pour la réalité!

On s'extasiera, par exemple, sur l'air inspiré qu'un pinceau trop flatteur aura donné jadis à la tête vulgaire d'un poète ou sur la mine héroïque d'un général célèbre qui, flatterie à part, avait l'apparence du premier bourgeois venu.

Mais que voulez-vous? il faut faire la part de la supercherie comme on fait la part du feu. D'ailleurs, il n'y a que la foi qui sauve.

Exemple :

On s'est avisé, depuis quelque temps, de vendre, sous les arcades de la rue de Rivoli, des portraits-cartes de tous les rois de France.

L'autre jour, j'ai vu de mes propres yeux un brave homme de paysan enrichi qui, venu à Paris avec sa femme pour passer une huitaine, sortait de la boutique d'un marchand où il avait acheté la *photographie de Mérovée*.

Il était convaincu qu'elle avait été faite d'après nature. Pourquoi le désillusionner?

~ En regardant précisément les vitrines, où se trouvent réunies pêle-mêle des notabilités de tous les siècles, il me venait à l'esprit l'idée d'un conte fantastique dont la donnée pourrait, ce me semble, se prêter aux développements les plus bizarres et les plus curieux. Le conte fantastique pourrait s'appeler : *La vie intermittente*.

Étant donné un homme appelé à vivre cent ans ou quatre-vingts, peu importe, supposez qu'au lieu de consommer ses quatre-vingts années d'un seul trait, il soit doué de la faculté de s'endormir à volonté et de vivre en détail à raison de dix années par siècle.

Voyez-vous d'ici les jolies surprises que cela vous ménagerait lorsqu'il se réveillerait soudain après un entr'acte?

Voyez-vous le même homme traversant encore des civilisations si diverses?

Le voyez-vous assister aux progrès successifs de l'humanité, et se rappelant à travers les âges des impressions de jeunesse cinq ou six fois centenaires?

Voyez-vous les péripéties, les étonnements et les déductions philosophiques?

Ce serait, je crois, un livre tout à fait particulier.

Mettez la chose en scène, ajoutez-y des raffinements de détails historiques et scientifiques à la fois, mêlez le tout à une action habilement combinée pour l'intérêt, et demandez-vous ce qu'un Jules Verne, par exemple, pourrait tirer de là.

~ Gourmands, j'en suis désolé pour vous, mais votre gourmandise est menacée sur un point.

Ces chers petits pains tendres, croustillants, savoureux, qui font votre régal le matin, vous ne les aurez peut-être bientôt plus, et il faudra vous contenter du pain rassis que les médecins d'ailleurs, comme consolation, déclarent plus hygiénique.

Les garçons boulangers, en effet, ont, dans un congrès tenu ces jours-ci, réclamé de nouveau avec énergie l'abolition de tout travail nocturne.

Toute une campagne fut faite sur cette question, il y a une dizaine d'années. On fut même menacé, je crois, d'un commencement de grève. Il paraît évident que la réforme différée ne sera pas perdue.

Le fait est que c'est un dur labeur que celui de ces travailleurs qu'on entend geindre dans leurs souterrains lorsqu'on revient la nuit de quelque bal.

Sans compter les complications qui peuvent surgir.

Par exemple, tout dernièrement aux publications de mariage, on voyait cette mention bizarre :

« M. Duval, ouvrier boulanger, rue Serpente, 42, et M<sup>lle</sup> Servais, demoiselle de magasin, 275, faubourg Saint-Denis. »

Vous représentez-vous cette union?

A coup sûr, elle devait être exempte de toute querelle, l'un des époux ne mettant jamais le pied au domicile conjugal qu'à l'heure où l'autre était absent ou allait partir.

Gourmands, vous ne pouvez condamner à de si dures épreuves ceux à qui vous devez le pain quotidien.

~ Un homme est mort, dans la huitaine, qui eut son quart d'heure de célébrité.

Cet homme, c'est le colonel Voutier.

Il avait débuté dans la marine, et ce fut lui qui découvrit la Vénus de Milo, alors qu'il était en station dans ces parages.

Le *sic vos non vobis* trouva encore là une application. On parla très-peu de M. Voutier et toute la gloire fut pour M. de Marcellus. Ainsi va le monde.

Dans une polémique récente soulevée à propos du remarquable chef-d'œuvre, dont la pose primitive reste toujours un mystère, on a affirmé que les bras de la Vénus de Milo tenaient à son corps lorsqu'elle fut découverte pour la première fois, et que ces bras furent cassés ensuite, lorsque les paysans de là-bas voulurent s'opposer à l'embarquement, ce qui amena un tumulte accompagné de rixes.

Il est fâcheux que M. Voutier n'ait pas jugé à propos de prendre la parole dans le débat. Mieux que personne peut-être il aurait pu donner la véritable version.

J'avoue, du reste, que si l'on restituait à la Vénus des bras quelconques, cela me gênerait horriblement, et je suis convaincu qu'elle a joué à qui perd gagne. C'est l'absence de bras qui permet d'admirer plus à l'aise le splendide développement du torse.

Puisse cette considération consoler les manchots! Sans parler du commentaire de Roqueplan, qui prétendait que la statue n'avait jamais représenté une Vénus, mais bien l'Agriculture, de tout temps célèbre par son manque de bras.

~ Par exemple, des bras sont indispensables pour se livrer à l'exercice auquel s'adonne certaine dame représentée dans un tableau qui a fait émeute toute cette semaine à un étalage du boulevard Poissonnière.

Ce tableau est un des refusés du Salon prochain.

Si le peintre a prétendu prendre les passants pour cour d'appel, je crois qu'il s'est trompé, et les lazzi d'alentour semblaient donner cruellement raison à la décision du jury.

Imaginez-vous que cette toile, intitulée *L'Amour de l'hygiène*, représente une personne du sexe féminin dans le costume primitif de notre mère Ève.

Ainsi dévêtue, la personne du sexe féminin marche sur les mains dans son salon.

Histoire de se dégourdir.

Nous ignorons quelle peut bien être l'avis de la Faculté quant à la valeur hygiénique d'une telle récréation. Mais, au point de vue artistique, des excentricités de cette espèce nous paraissent profondément déplorables.

On se donne l'air, — en admettant que l'intention n'y soit pas, — on se donne l'air de vouloir exploiter le tapage qu'une pareille biscornuité ne saurait manquer de faire.

Or, pour tous ceux qui ne visent qu'au bruit obtenu par de tels procédés, le jury a le droit et le devoir de se montrer absolument impitoyable.

Oh! mais là, absolument!

La question d'art disparaît pour faire place à une question de dignité publique.

C'est aussi de l'hygiène cela. Mais de l'hygiène morale.

~ Scène de mœurs :

M. B..., un récent enrichi, a tous les travers du parvenu.

Depuis que la spéculation — à la baisse — lui a fait une fortune improvisée, il tranche du grand seigneur, s'est offert un hôtel et donne des dîners somptueux suivis de soirées à flâna.

Mardi, il recevait ainsi.

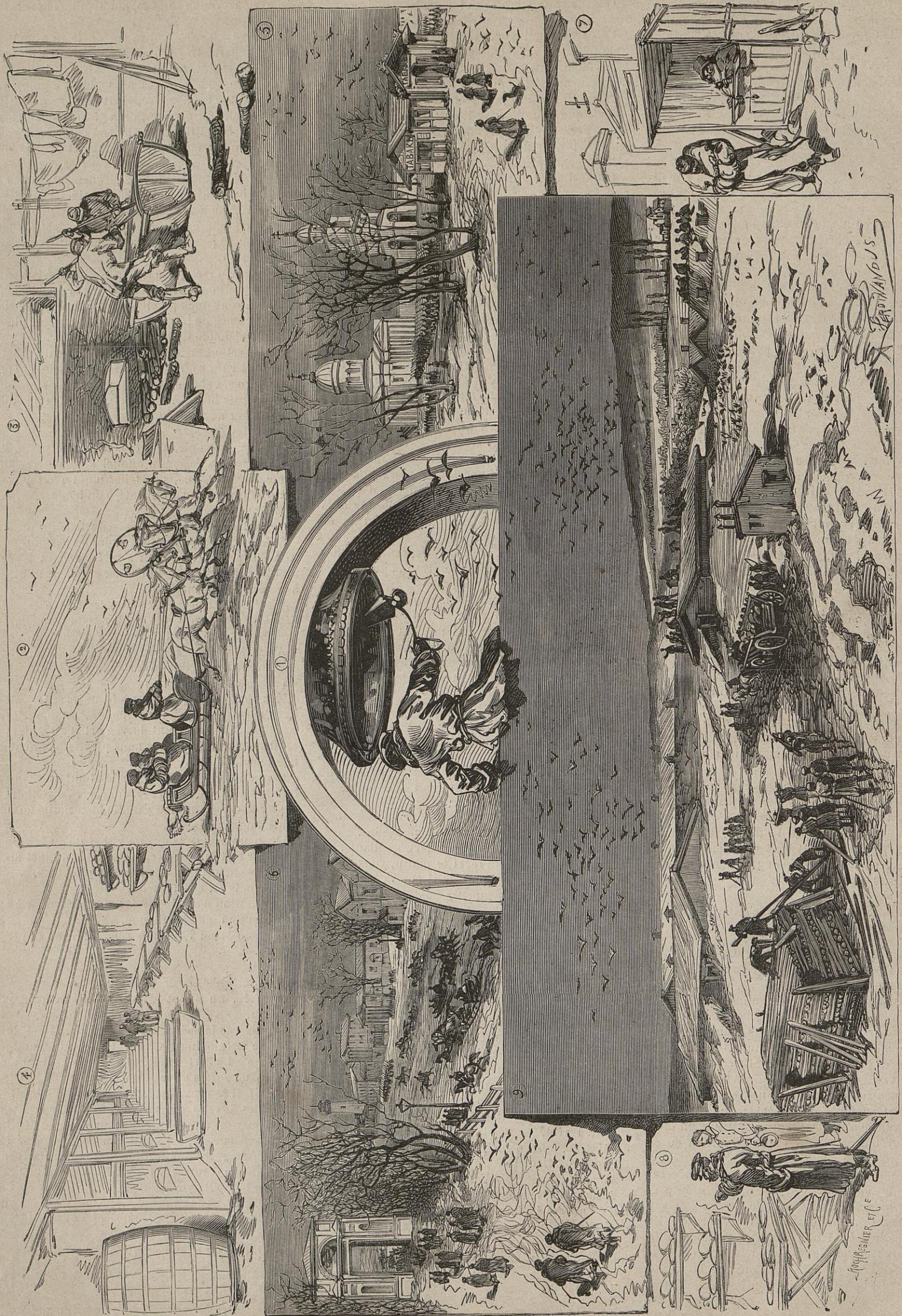
Un des invités qui arrivaient après le repas (on les appelle des *cure-dents*), après avoir salué M. B..., qui faisait la roue, engage la conversation avec lui. Et soudain, lui montrant avec une familiarité enjouée un point rose qui maculait le devant de chemise de l'amphitryon :

— Tiens... vous vous êtes fait une tache de vin!

B... regarde; puis, avec un geste et une intonation superbes :

— Oui... du chambertin! . . .

PIERRE VÉRON.



1. Le sonneur au beffroi. 2. Traineau de gala. 3. Boulangers militaires pétrissant la pâte. 4. Le séchoir des pains. 5. La cathédrale. 6. La rue de Moscou à quatre heures du soir. 7. Moine quêteur à porte la d'un monastère. 8. Officier inspectant les pains de munition. 9. Les ours de campagne.

LA GUERRE. — A Kischeneff, quartier général de l'armée russe. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Kauffmann.)



RONDEAU

*L'avril mignon chanté par les poètes,  
 Le doux avril, favorable aux amants,  
 N'est pas moins cher aux précieux gourmands  
 Qui ne sauraient se payer de sornettes.  
 Tout emperlés de blanches gouttelettes,  
 Les prés fleuris ont des trésors charmants.  
 Avril se joue en d'opulentes fêtes :  
 Il met l'asperge auprès des violettes,  
 L'avril mignon!*

*Lissons Ronsard, grand conteur de fleurette,  
 Avec sa mie échanger des serments.  
 Nous, ayons l'œil vers les fourneaux fumants :  
 L'agneau fournit d'exquises côtelettes.  
 Suivons tous du bruit de nos fourchettes  
 L'avril mignon*

CHARLES MONSELET.

il crut distinguer, à l'agitation du feuillage, qu'un être vivant s'avancit de ce côté.

Une figure lui apparut bientôt; au milieu d'une allée que son regard pouvait suivre d'un bout à l'autre, il aperçut un vieillard de haute taille, au teint blême et maladif, au crâne jaune et poli comme un bloc d'ivoire, et revêtu du costume noir des professeurs.

Roland était un jeune savant. Il avait déjà la sûreté de coup d'œil, la promptitude d'investigation et l'expérience précoce que donne l'étude de la médecine. Il reconnut tout d'abord que l'habitude de la méditation et la concentration de la pensée avaient imprimé avant l'âge les stigmates de la vieillesse sur le front du docteur Rapaccini, car c'était lui. Il était facile de déchiffrer, dans les lignes épurées de son masque fin et intelligent, le poème d'une vie désenchantée buriné par le Temps en mystérieux hiéroglyphes. Sa figure, sèche comme une feuille de parchemin, n'accusait pas d'âge. Il avait dû paraître vieux de bonne heure. De tels visages jaunissent, mais ils ne changent pas. Il n'avait jamais connu la jeunesse, ni ses enthousiasmes, ni ses générosités, ni ses ardeurs, pas plus que ses entraînements, ses erreurs et ses fautes. Cet homme n'avait eu qu'une passion : la science. Elle avait mis à son front ce sceau de noblesse particulière dont elle marque ses favoris, et il lui appartenait, corps et âme.

Il serait difficile d'expliquer l'attention singulière avec laquelle le savant jardinier exerçait la puissance de ses facultés d'observation sur chaque plante qui s'offrait à lui dans sa promenade. Il semblait plonger ses regards dans leur nature la plus intime, interrogeant le travail de la nature toujours mystérieuse dans ses enfantements, cherchant à découvrir le mode de leur formation, pourquoi telle feuille affectait une certaine forme particulière, pourquoi les fleurs étaient soumises à des lois symétriques dans leur structure et douées de propriétés différentes dans leur suc, leur couleur et leur parfum. Cependant, malgré ses connaissances profondes, la curiosité du savant n'allait pas jusqu'à la sympathie, il n'y avait aucune intimité entre lui et ces êtres du règne végétal. Dans ses rapports journaliers avec ses fleurs et ses plantes, il évitait de les toucher et de respirer leurs odeurs, comme si leur contact et leur parfum étaient pour lui un danger ou une jouissance défendue. Cet excès de précaution causa une sensation désagréable à Roland. Il crut voir un homme se promenant au milieu d'une atmosphère délétère de reptiles venimeux ou d'esprits malfaisants, tenant suspendue sur sa tête la menace d'une arme invisible et prêts, au moindre écart, à faire tomber sur lui l'inexorable arrêt d'une fatalité inconnue.

C'était une sorte d'appréhension effrayante pour l'imagination de Roland, qui suivait des yeux la marche lente de l'étrange promeneur. Il y avait quelque chose de sinistre, un contraste pénible dans le spectacle de cette inquiétude en face d'une occupation aussi innocente. N'était-ce pas le lot de nos premiers parents avant leur chute? Ce jardin, dont chaque fleur lui apparaissait maintenant comme une énigme indéchiffrable, n'était-il pas l'image vivante de l'Éden de notre monde vieilli et corrompu? Et cet homme, qui tremblait au contact et à l'émanation des fleurs que sa propre main avait cultivées, n'était-il pas un nouvel Adam, reculant devant l'arbre dont les fruits vermeils renfermaient la science du bien et du mal? Ne se répétait-il pas la formule satanique écrite en lettres flamboyantes sur la première page du livre de l'humanité : *Evitis sicut Deus, scientes bonum et malum?*

Cependant le défilant et pâle jardinier arrachait, les mains gantées, les feuilles mortes ou émondait les petites branches, rejetons parasites des arbustes d'une végétation trop luxuriante. Mais des gants épais n'étaient pas sa seule arme défensive. Tout en poursuivant sa promenade, il arriva devant la magnifique plante aux grappes pourprées dont les rameaux débordaient autour de la fontaine de marbre. Avant d'en approcher, il porta un masque de verre sur son visage, comme si elle cachait, sous sa beauté splendide, un charme plus mortel que celui de ses sœurs! Malgré toutes ces précautions, il hésitait; puis, reculant de quelques pas, il ôta son masque et cria d'une voix stridente :

— Béatrix! Béatrix!

— Me voici, mon père, je descends! répondit à son appel une voix jeune et vibrante qui partait d'une fenêtre de la maison du docteur Rapaccini.

Sans que Roland se rendit bien compte de son impression vague, le son de cette voix argentée, éclatant, — s'il est permis d'employer une comparaison aussi étrange, — joyeuse comme la flamme du soleil des tropiques, lui parut avoir, dans l'association de ses idées, un rapport d'assimilation avec la couleur et le parfum de l'arbuste aux fleurs rouges.

— Êtes-vous dans le jardin, mon père? dit encore la voix métallique qu'il venait d'entendre, et qui lui sembla cette fois sonore comme la vibration du cristal, fraîche et pure comme le murmure de l'eau de la fontaine.

— Oui, Béatrix, j'ai besoin que vous veniez à mon aide.

Quelques instants s'écoulerent, et, sous les trèfles sculptés des arceaux du portail gothique, une jeune fille s'avança, radieuse comme une apparition. Son costume, aux couleurs violentes où dominait le rouge, était d'un éclat aussi splendide que celui des fleurs. Son beau corps, dans tout l'épanouissement de la force et de la jeunesse, avait les courbes serpentine et les fermes rondeurs des statues antiques. Elle marchait avec les ondulations harmonieuses d'une déesse. Son ravissant visage avait le type pur d'une fille de la Grèce, ses admirables cheveux blonds brillaient au soleil comme des fils d'or. Le front était large et un peu bas, le nez droit, la bouche charnue, découpée en arc d'amour; les yeux d'un bleu pur et profond, à l'éclat stellaire, changeant à tous les jeux de la lumière et de l'ombre, semblaient garder comme un reflet du ciel et de la mer. On eût dit des étoiles jetant un feu de saphir. Son visage n'avait pas ces teintes ambrées qui sont la livrée du soleil et marquent l'empreinte de ses baisers vermeils que rien ne décolore. Son teint blanc comme le lait, teinté de rose, avait une transparence lumineuse. On eût pu supposer que ce beau lis avait grandi à l'ombre, si les lèvres, d'un chaud vermillon, n'avaient témoigné qu'un sang riche circulait dans le réseau des veines, sous l'épaisseur de la peau ferme et veloutée comme un fruit mûr.

Sans doute, en regardant dans le jardin, l'imagination de Roland dut être troublée par l'influence de vapeurs morbides, car l'impression que produisit sur lui la belle étrangère fut la même qu'à l'aspect d'une fleur humaine, plus belle, plus magnifique et plus parfumée que ses sœurs végétales, mais qu'on ne peut toucher qu'avec des gants et approcher qu'avec un masque. Il remarqua qu'en traversant l'allée centrale, qui était précisément en face de sa fenêtre, la jeune fille ployait sa taille flexible et courbait son cou de cygne pour toucher les plantes et aspirer l'odeur des fleurs qui se trouvaient sur son passage, et que son père avait le plus soigneusement évitées.

— Venez, Béatrix, dit-il en faisant quelques pas au-devant d'elle, et voyez combien vos soins sont nécessaires à notre plus précieux trésor. Mais ces gants et ce masque de verre sont des préservatifs impuissants, et, faible comme je suis, ce serait risquer ma vie que de m'en approcher. Dorénavant, je le crains, il faudra que vous soyez seule chargée de veiller sur cette plante.

— J'en serai heureuse et je l'adopte avec joie, s'écria la jeune fille en s'élançant vers l'arbuste, les bras étendus comme pour l'embrasser. Oui, ma sœur, ma splendeur, tu es à moi, tu m'appartiens; ce sera la tâche de Béatrix seule de te soigner, de te servir. Laisse-moi t'aimer, ma reine, laisse-moi te presser sur mon cœur, laisse moi m'enivrer du parfum de ton haleine, plonger mon visage dans tes fleurs embaumées. Je viendrai me reposer à ton ombre, tes branches effleureront ma chevelure, tu me berceras au murmure de tes feuilles. Laisse-moi te respirer encore, tu es mon âme; loin de toi, je mourrais, car tu es le souffle et la source de ma vie.

En prononçant ces paroles, la tête rejetée en arrière, les yeux noyés, la gorge gonflée comme par une ivresse influe, les narines frémissantes, elle semblait absorber tous les parfums de la fleur dans une aspiration puissante; elle la pressait sur sa poitrine avec une joie d'enfant et dans une étreinte voluptueuse.

Puis, avec les mêmes mouvements de tendresse passionnée et frémissante encore, elle se mit en devoir de lui prodiguer les soins qu'elle réclamait.

CHARLES JOLIET.

(La suite au prochain numéro.)

## CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-LYRIQUE : *Le Bravo*, opéra en trois actes et quatre tableaux, de M. Emile Blavet, musique de M. Salvayre (18 avril). — THÉÂTRE-ITALIEN : Rentrée de M<sup>me</sup> Ziguzy Harris, dans *Lucia di Lammermoor*.

Le musicien est un musicien : voilà ce qu'on dira de M. Salvayre. Sa musique est de la musique; tel sera le fond de tous les jugements qui seront portés sur la partition du *Bravo*.

Et si ces pléonasmes violents choquaient le goût littéraire du lecteur, il faudrait encore qu'il nous les pardonnât comme la seule expression possible de notre sentiment à l'endroit de l'opéra nouveau. Depuis quelques années, en effet, il s'est formé une bande de jeunes audacieux qui a fait main-basse sur les sept notes de la gamme, et ne prétend nous les rendre que viciées par des triturations sans nom. C'est à n'y pas croire; il s'est pourtant trouvé des gens qui emploient les heures de leur bel âge à associer des sons discordants, et à préparer les poisons que repoussent toutes les oreilles saines.

Il est vrai que ce qui sort de leurs officines y rentre au bout de quelques soirs, ou plutôt retourne au néant. Souvenez-vous du *Timbre d'argent*, pour ne prendre qu'un exemple parmi les plus récents.

On comprendra alors que, quand un compositeur inconnu entre dans la lice, nous nous posions d'abord ces questions anxieuses : « En est-il?... N'en est-il pas? »

M. Salvayre « n'en est pas! » Il n'a passé aucun pacte avec le diable de Beyreuth, et notre joie a été grande de faire cette découverte dès l'ouverture du *Bravo*.

Une fois ce grand point établi, nous aurions bien quelques petites chicanes à chercher à M. Salvayre, et ce serait, dans notre pensée, le traiter en artiste fait, déjà mûr et assez robuste pour affronter le choc de la discussion.

Il est évident qu'il a le don mélodique, et on s'en apercevra à la facilité avec laquelle les morceaux de sa partition pourront se détacher de l'ensemble pour figurer au programme des concerts. Il appert aussi clairement qu'il possède la science des sonorités, aujourd'hui très-gâtée du dilettantisme; sa palette orchestrale est chargée de couleurs opulentes et chaudes, comme l'était celle des peintres vénitiens de la grande époque; qualités auxquelles j'applaudis, encore que j'eusse souhaité voir le compositeur en faire un emploi plus sage et plus judicieux.

Il y a, en effet, dans la partition du *Bravo* une si grande abondance de séve, un tel déploiement de vie, que l'auditeur en reste un peu abasourdi.

Je n'ai pas dit « assourdi, » car la quantité du son émis ne dépasse pas les forces de l'oreille, mais c'est l'esprit qui se tend, c'est le cœur qui se gonfle sous l'excitation de ces chants perpétuellement incandescents. L'amour y est poussé au délire, la haine à la fureur; on croit lire un morceau de littérature où tous les adjectifs seraient mis au superlatif.

Après tout, il n'y a pas trop à s'alarmer de cet excès de tempérament, qui n'est chez le musicien qu'un débordement de jeunesse. La réflexion viendra; il devinera de lui-même cette loi des contrastes observée par les maîtres, et en vertu de laquelle le plaisant et le sévère se font équilibre dans une composition bien ordonnée. Il pourra notamment méditer avec fruit sur ce parti-pris si accusé dans les œuvres de Meyerbeer, et qui consistait à écrire un second acte dans les teintes douces, pour reprendre ensuite et avec une nouvelle intensité le ton sévère du drame. Le second acte de *Robert le Diable*, si décrié aujourd'hui, n'en a pas moins cette valeur dans l'économie générale de l'œuvre. Ceux des

*Huguenots*, du *Prophète* et de *l'Africaine* sont conçus dans le même esprit, et disposés également bien pour apaiser les nerfs de l'auditeur.

Ce n'est pas qu'en plusieurs endroits de son opéra, M. Salvayre n'ait essayé de modérer sa fougue méridionale. Il y a même réussi très-heureusement dans le chœur des religieuses au troisième acte, morceau d'un style plein d'onction et en même temps d'une grâce toute féminine. Voilà qui est bien; et on peut citer aussi, dans le même ordre d'idées, le duo d'opéra-comique du premier acte entre le gondolier Gino et la camériste Annina. Mais ces sortes de repos sont trop rares dans l'œuvre véhémente de M. Salvayre. N'oublions pas, toutefois, de noter encore l'entr'acte du deuxième acte, page symphonique d'un effet très-pittoresque, et qui a une valeur descriptive par les motifs de harcarolles dont elle est remplie. Le rideau n'est pas levé qu'on sait très-bien que c'est Venise qui va apparaître, inondée des rayons de son gai soleil.

A prendre maintenant la partie dramatique de l'opéra de M. Salvayre, nous y pouvons relever plus d'un morceau de valeur, et qui, comme nous l'avons dit, dénote, bien qu'avec excès, un tempérament d'artiste d'une vigueur remarquable.

Ce sera d'abord le trio du premier acte pour basse et deux voix de femme; l'air de Jacopo (le bravo), qui se termine par une belle phrase mélodique sur ces paroles: *Est-il sur terre plus malheureux que moi?* les stances de Violetta avec le refrain: *Cher infidèle, où donc es-tu?* dont l'expression est si touchante et d'un accent si vrai. Le long récit biographique de Jacopo contient aussi de beaux effets de déclamation, et il a été vivement senti par le public; les notes semblent y naître naturellement des syllabes, et il n'est guère possible de marier plus intimement la musique et la parole.

Un duo d'amour qui, dans le second acte, précède les fracas de la marche finale, a plu à beaucoup de personnes, mais nous avouons en être peu touché, parce que le musicien, faisant bon marché de sa personnalité, s'est mis tout tranquillement à imiter M. Gounod dans ses procédés les plus connus. On dirait que Faust et Marguerite, fatigués de chanter sous les arbres d'un jardin, sont allés continuer leurs roucoules sur la Piazzetta de Venise.

Nous insistons sur le chœur des religieuses qui ouvre le dernier acte, et qu'il ne nous suffit pas d'avoir signalé plus haut, car il nous semble que le public ne lui a pas accordé toute l'attention qu'il mérite; il est écrit d'un style correct et serré, sentant un peu l'école (je parle de la bonne odeur), et il s'en dégage un charme réel.

En résumé, tous les pronostics d'un talent de compositeur dramatique se trouvent dans le *Bravo*.

La pièce se passe à Venise, au quinzième siècle. Elle est si remplie de péripéties, l'action y fait de telles évolutions, qu'il n'est point facile d'en suivre le fil, la plume à la main; aussi nous n'en voulons dégager que la ligne principale.

Le personnage qui donne son nom au drame est Jacopo, le plus honnête homme de tous les bravi de l'Italie, et qui n'a accepté sa charge d'assassin légal, de commis aux exécutions secrètes du conseil des Dix, que pour sauver la vie de son père condamné à mort.

Puis voici les deux amoureux obligés: Lorenzo de Montfort, et Violetta Tiepolo. Cette dernière est en puissance du patricien Contarini, son tuteur, qui, avide de ses biens, et aussi quelque peu affolé par sa jeunesse et sa beauté, a formé le projet de l'épouser. La lutte est donc entre Lorenzo et Contarini; mais Lorenzo triomphe, aidé du bravo qui, dans cette aventure, qu'il mène si délibérément, représente une sorte de Figaro misanthrope et poussé au noir.

Le dénouement ne consiste pas seulement dans le mariage de Lorenzo et de Violetta; Contarini est tué en duel par le bravo Jacopo.

Les costumes, surtout ceux des premiers sujets, sont d'une grâce et d'une vérité remarquables; ils aident singulièrement le spectateur à reporter son esprit dans cette Venise détestable et charmante du moyen âge, qui était un repaire de pirates élégants.

Le ballet trépigne très-gaiement sur les dalles de la Piazzetta. On y a applaudi les pas si académiques, si orthographiés de M<sup>lle</sup> Théodore; et aussi la fan-

taisie plus libre et plus romantique de M<sup>lle</sup> Maillart.

L'exécution a été brillante dans son ensemble. Bouhy, qui est aujourd'hui en possession du plus remarquable talent de chanteur dramatique, a rendu le rôle du Bravo d'une façon supérieure; la voix, le jeu, tout en ce jeune artiste est de qualité choisie. M<sup>lle</sup> Heilbronn, avec son gosier d'or, a été bien chaudement accueillie aussi; il n'est guère possible de prêter plus de charme à une héroïne de drame et de faire naître un plus sympathique intérêt pour la vertu et l'amour persécutés. Le ténor Lhérie avait à lutter contre les dernières traces d'un rhume obstiné; on n'a pu lui tenir compte que de sa bonne volonté à rattraper le diapason qui voulait lui échapper. Les autres rôles sont tenus par Caisso, Gresse et M<sup>lle</sup> Berthe Thibault.

— Les habitués de Ventadour n'avaient pas oublié M<sup>lle</sup> Harris, qui s'y était montrée il y a une dizaine d'années. La cantatrice leur est revenue l'autre soir, et, pour sa rentrée, a chanté *Lucia di Lammermoor*. Sa voix, assez ordinaire sous le rapport du timbre, n'en est pas moins vibrante et, par dessus tout, d'une souplesse très-louable. Sans remplacer la poétique Albani, elle en tiendra assez dignement la place pour permettre aux Italiens de terminer leur saison sans dommage.

ALBERT DE LASALLE.

## MEMENTO

**Les Hommes miraculeux.** — La Chine est la patrie de ces productions de la bêtise humaine. Ses charlatans prédisent l'avenir, font arriver la pluie et le beau temps et guérissent, au moyen de formules mystiques, toute espèce de maladies.

La section philosophique historique de l'Académie impériale de Vienne a présenté ces jours-ci à son savant aréopage un de ces hommes miraculeux qui possède tous les secrets de la nature; seulement, par un excès de prudence bien compréhensible, il ne les fait pas connaître. Il a laissé entrevoir que ses collègues, au nombre de vingt-quatre, sont des hommes célèbres, et que leur puissance surnaturelle les a fait appeler aux plus hautes fonctions gouvernementales.

Ils ont apparu pour la première fois à l'avènement de la dynastie des Fieh-Tong-Kan; c'est sous ce nom générique que le spirituel directeur du musée de Bruxelles, feu M. Jobard, désignait les monarques du Céleste-Empire vingt à trente siècles avant l'ère chrétienne.

**Un Journal de l'an 1609.** — On vient de découvrir dans la bibliothèque de l'Université de... — Il se présente immédiatement une question subsidiaire: Comment se fait-il qu'on découvre quelque chose dans une bibliothèque publique? Il semble que toute bibliothèque possède un bibliothécaire chargé de tenir au courant l'inscription des trésors littéraires confiés à ses soins intelligents. Le bibliothécaire incriminé, ou plutôt — pour ne pas lui nuire — son prédécesseur, avait donc négligé ses annotations. Certes, nous ne relèverions pas ce détail si, à chaque instant, on ne parlait de ces découvertes toutes fortuites dans les bibliothèques publiques. Mystère!

Donc, dans la bibliothèque de l'Université de Heidelberg — où il y a même tout un assortiment de bibliothécaires — on a découvert la collection complète d'un journal de 1609 ayant pour titre: « Relation de toutes les histoires remarquables qui se passent journellement en Allemagne, en France, en Espagne, en Hongrie, en Pologne, en Transylvanie, en Italie, en Ecosse, en Angleterre et en Turquie. Le tout est raconté très-véridiquement et imprimé de la manière la plus exacte possible. »

Cette dernière petite phrase nous plonge dans de profondes réflexions.

**Un Dernier mot sur la crémation.** — Pour propager la coutume de l'incinération, les Américains des États-Unis opèrent gratuitement. Ouvrons une parenthèse. A Rome, l'usage de brûler les morts s'est perdu au commencement de l'ère des persécutions chrétiennes; il avait été emprunté aux Grecs. Sylla fut le premier Romain réduit en cendres; il avait été proclamé consul et surnommé *Félix* ou heureux; il est mort, soixante-dix-huit ans avant Jésus-Christ, de la maladie pédiculaire, juste punition de ses cruautés et de ses débauches. Cette maladie, disparue aujourd'hui, consistait à être dévoré par les poux. Maintenant, continuons.

Près de Washington, des citoyens de l'Union vien-

nent d'établir leur premier four d'incinération. Le bâtiment qui le recouvre est construit en briques; le toit en fer donne issue à trois cheminées, dont une pour le foyer et dont deux pour les cercueils. Les cendres des défunts sont recueillies dans de petites urnes que l'on remet aux parents ou que l'on garde *ad libitum* dans un sanctuaire spécial placé près de la chambre funèbre. Chaque urne porte une étiquette officielle indiquant l'état civil du mort, et à laquelle les héritiers peuvent ajouter une épitaphe, si bon leur semble.

**Le Plus haut monument du monde.** — La tour de l'église de Saint-Nicolas, à Hambourg, est le monument le plus élevé; il a 144 mètres de hauteur. Cette tour a été achevée en 1874. Voici, à titre de comparaison, les autres monuments remarquables par leur élévation:

Eglise de Saint-Pierre, à Rome . . .	143 mèt.
Münster, à Strasbourg . . . . .	142
Pyramide de Chéops, à Gizeh . . . .	137
Eglise de Saint-Etienne de Vienne . .	136
Eglise de Saint-Martin, à Landshut . .	132
Dôme, à Fribourg . . . . .	125
Eglise de Sainte-Catherine, à Anvers .	123
Dôme, à Florence . . . . .	119
Eglise de Saint-Paul, à Londres . . .	111
Dôme de Magdebourg . . . . .	103
Notre-Dame de Paris . . . . .	71

**L'action mystérieuse des plantes.** — Les plantes offrent une particularité très-curieuse dont l'explication n'a pas encore été trouvée; c'est l'influence qu'elles exercent, après leur mort, sur la végétation de la contrée où elles avaient passé leur existence.

Ainsi, au Brésil, on a brûlé, il y a quelques années, une assez grande étendue de forêts vierges; il est survenu un reboisement nouveau qui, brûlé à son tour, a donné naissance à une espèce particulière de fougères.

Ce fait n'est pas isolé. Dans l'Amérique du Nord, on voit apparaître, à la suite du défrichement des forêts au moyen du feu, une quantité énorme de trèfles. Dans la baie de Hudson, les peupliers se montrent à la place où l'on a coupé les sapins. A l'île de France, tout terrain défriché se couvre immédiatement de plantes étrangères au pays, et pour la plupart originaires de Madagascar.

En 1666, après le second incendie de Londres, il poussa tout à coup sur le sol de cette ville une telle quantité de sisymbres (plante crucifère ou à fleurs en forme de croix), qu'en réunissant tous ceux du continent européen, on eût difficilement pu reconstituer une semblable agglomération.

Après le bombardement de Copenhague et la destruction de tous les arbres, le séneçon visqueux, qui croît isolément, couvert, avec une profusion incomparable, les ruines de la capitale du royaume de Danemark.

Quant à la grande force de vitalité des arbres, un fait très-curieux vient d'arriver à notre connaissance.

Un seigneur russe eut l'idée bizarre de faire déterrer, en automne, tous les tilleuls de l'allée de son château et de les faire replanter en sens inverse; à l'été suivant, les branches avaient pris racine, et les racines portaient de magnifiques feuilles et fleurs.

Cet arbre est le symbole de la tendresse et des chansons. On dit qu'il est à l'abri de la foudre et qu'il préserve des maléfices des sorciers; les statues des saints sont taillées de préférence dans son bois; il est non-seulement l'ami des hommes, mais aussi des oiseaux, qui recherchent, au printemps, son doux parfum.

Le tilleul n'est pas le seul symbole. Le chêne est celui de la gloire, de la force et du courage; le hêtre, de la grâce. Le cyprès représente la mort et le saule pleureur la tristesse. L'orme est l'image de la fidélité et aussi de la stérilité, car ses semences viennent rarement à maturité. Enfin le peuplier est l'arbre du peuple et de la liberté; le tremble en est une espèce; ses feuilles argentées sont condamnées, — dit la légende, — à un tremblement perpétuel, car il a fourni la croix de Jésus-Christ.

**Le Docteur Guillon et le croup.** — De la statistique il en faut, mais trop n'en faut; à telles enseignes, qu'on se demande à quoi peut servir ce sempiternel relevé hebdomadaire du nombre des décès constatés dans Paris, avec les maladies en regard? Ce n'est ni amusant ni instructif; ce n'est pas pratique non plus. Il vaudrait mieux faire connaître à l'humanité souffrante le remède à porter à ses maux dont la Providence l'a gratifiée dans sa haute sagesse. Exemple: c'est incroyable ce qu'il meurt de petits enfants, voire même de grands enfants, du croup; et la statistique susmentionnée cherche à apitoyer les populations sur le sort funeste de ces malades, hélas! trop nombreux; puis elle rentre dans ses cartons et se repose pour recommencer à huitaine.

Voilà tout. Non; il y plus. Un célèbre docteur — dont j'ai oublié le nom — vient de publier sur le croup un livre qui pèse au delà d'un kilogramme dans cet

imprimé assez lourd, il reproduit ces fameuses statistiques et se lamente sur la médecine, car celle-ci ne connaîtrait pas de remède contre le croup, et n'aurait rien trouvé de mieux que d'appeler cette maladie, qui ne pardonne pas : l'angine couenneuse, si je ne m'

trompe pas. Cela — dira le lecteur — ne valait pas la peine de commettre... un gros volume.

Cependant, il existe un moyen aussi simple que radical contre le croup. Témoin, entre autres, notre grande comédienne Madeleine Brohan, qui — dans un tou-

chant certificat que nous avons sous les yeux — remercie le docteur Guillon de l'avoir guérie du croup et de lui avoir conservé la vie et la santé.

Malheureusement, depuis de longues années, l'illustre opérateur n'exerce plus, et son *insufflateur de ni-*



THÉÂTRE-LYRIQUE. — *LE BRAVO*, opéra en quatre actes, paroles de M. Blavet; musique de M. Salvayre. — (Dessin de M. Edmond Mo. in.)

Voir la Chronique musicale du présent numéro.

*trate d'argent* est à peu près oublié. Imaginez une pipe dont la tête est une capsule ou poire en caoutchouc; dans le tuyau on met la pierre infernale (nitrate d'argent) pulvérisée. On presse la capsule et on souffle ainsi dans la gorge cette poudre caustique.

Quelques jours après, le malade, abandonné par la science, est rétabli.

Est-ce pour ne pas attacher le nom du docteur Guillon au procédé de son invention qu'on ne veut pas se servir de son insufflateur? Certes, non. Ce serait ac-

cuser le corps médical d'une certaine jalousie et ce serait un tort impardonnable. La jalousie entre confrères peut exister dans presque tous les métiers; mais on la chercherait en vain parmi les docteurs en médecine.

ÉMILE WITK.



LA GUERRE. — Soldats russes cantonnés chez l'habitant, en Bessarabie. — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Kauffmann.)



LA GUERRE. — Campement d'un officier de Cosaques à Kischeneff. — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Kauffmann.)

## L'ARMÉE RUSSE A KISCHENEFF

## COURRIER DU PALAIS

**N**OUS donnions dans notre dernier numéro des vues de Kischeneff et une description d'ensemble de la ville où se trouve en ce moment concentrée l'armée russe. Quelques détails complémentaires sur cette ville et les mœurs militaires du pays suffiront à nos lecteurs pour leur faire ample-ment connaître le théâtre actuel de la question d'Orient.

Venant de Moldavie, on traverse la frontière russe sur le Pruth, à Unghéni; aussitôt votre arrivée, la gendarmerie russe vous fait exhiber vos passeports afin de les faire viser et timbrer. A l'époque où je me trouvais en Russie, il y a un mois, le railway qui relie la Moldavie à la Bessarabie n'était pas encore en communication directe avec la ligne russe d'Unghéni; le train venant de Moldavie s'arrêtait à l'Unghéni roumain; vous traversiez à pied le pont du Pruth, et vous arriviez, sur l'autre rive, en Russie. Depuis peu de temps seulement cette communication a été établie directement.

Du côté de la rive russe, les bords du Pruth sont très-escarpés et forment de véritables falaises en terre mouvante que traverse à pic un chemin informe, boueux, qui vous conduit du pont au sommet de la falaise; d'affreuses charrettes attelées d'un ou deux chevaux et pouvant contenir deux voyageurs et leurs bagages, transbordent à leurs frais les voyageurs jusqu'à la gare de l'Unghéni russe. Les gendarmes à pied vous accompagnent, portant vos passeports; les chevaux suant, soufflant, s'empêtrant dans cette masse boueuse, marchant au pas, clapotant dans la boue; les roues s'enfonçant jusqu'à l'essieu dans cette terre liquide, vous secouant à plaisir; les cris des conducteurs tapant à tour de bras sur leurs pauvres haridelles; puis, arrivés au sommet de la falaise, vous reprenez, à travers champs, la route qui vous conduit à la gare, et en voilà suffisamment pour vous faire maigrir et jurer contre le mauvais entretien des routes de Bessarabie.

*Les formalités d'entrée en Russie.* — Enfin vous arrivez au but; là, après le visa, la visite des bagages, tout est terminé; il ne reste plus qu'à prendre le train pour arriver à Kischeneff, où vous descendez après un trajet de huit heures.

Les troupes russes ne campent pas; elles sont cantonnées, tout le long du Pruth, chez l'habitant, dans tous les villages qui le bordent ou qui lui sont perpendiculaires jusqu'à Kischeneff.

Nous donnons deux dessins de cantonnement intérieur des troupes: la chambrée de l'officier et celle du soldat, où, des deux côtés, le samovar joue le plus grand rôle.

Kischeneff est coupé régulièrement par quatre grandes voies très-larges, dont la principale est la rue de Moscou. L'aspect, en hiver, en est très-curieux; c'est une petite copie de nos Champs-Élysées; l'été, à quatre heures de l'après-midi, au lieu d'équipages à roues, les traîneaux du grand-duc, ceux de l'aristocratie militaire et civile, rivalisent d'ardeur dans une course folle qui fait jaillir sur ses pas des nuages de neige; c'est une allure entraînée, vertigineuse, d'un pittoresque du plus curieux effet. C'est près de cette avenue que se trouve le sapor ou cathédrale, au milieu d'une grande place entourée de promenades. Le beffroi se trouve au milieu. Les cérémonies religieuses sont annoncées par le sonneur, placé au-dessous du grand bourdon, et frappant alternativement, avec le marteau, la cloche de gauche à droite.

Il existe plusieurs monastères à Kischeneff. A leur porte se tient enfoui dans sa guérite un moine quêteur, tenant d'une main son chapelet, et, de l'autre, agitant une petite sonnette dont la voix grêle avertit le passant d'avoir à donner son obole pour l'entretien du monastère.

L'armée russe est très-pieuse, les militaires ne manquent aucun office, et la prière a lieu, chaque matin et chaque soir, dans une chambrée, en face du pope, qui bénit l'armée. Les soldats accompagnent d'une voix unanime les chants de l'église orthodoxe, puis écoutent avec religion la lecture des livres saints.

Dans notre prochain numéro, nous aurons à compléter ces études de mœurs, si intéressantes en ce moment et surtout si peu connues en France. — P. KAUFFMANN.

Le criminel aux joues roses. — Deux assassinats. — L'homme tient ce que prometait l'enfant. — La fièvre du revolver. — Un meurtre possible dans sa poche. — Un bouquiniste. — Pauvre semaine pour nous. — Les procès de presse. — Un spectateur anonyme. — Mauvaise plaisanterie. — Conséquences tragi-comiques. — Trois procès. — Trois condamnations à l'amende. — La gardeuse d'enfants. — Comment dorment les bébés. — Comment ils meurent. — La confiance des familles. — Ce que valait le mobilier de Moyaux.

**E**ST-CE un homme, est-ce un enfant qui vient d'être jugé par la cour d'assises de la Mayenne? Le teint blanc et frais, les joues roses, les yeux pleins de douceur, les cheveux noirs tombant en boucles sur son front, voilà le criminel qui se nomme Fouilleul et qui est accusé d'avoir commis deux assassinats! A-t-il quinze, a-t-il vingt ans?

Il faut dire, et dire bien vite, qu'il a vingt ans, car il ne s'agit pas ici d'une de ces aberrations d'esprit, toujours trop fréquentes, mais que le domaine de la psychologie enregistre dans son plus noir catalogue. La croissance, chez les garçons comme chez les filles, à ses lois et ses accidents, et telles dispositions, telles conditions physiques entraînent des désordres moraux que l'on déplore, mais qui peuvent être une atténuation de culpabilité. Que faire et que dire de cette jeune bête féroce de vingt ans qui, dans une fête de village, boit dans un cabaret avec un honnête cultivateur, le voit fouiller dans un porte-monnaie garni de pièces d'argent, ne le quitte plus, revient avec lui sur la route de la Baconnière, coupe sournoisement une forte branche de saule dont il se fait une massue, assomme son compagnon de route, lui écrase la tête à coups de talon et pousse le corps dans un fossé après lui avoir retourné ses poches? Et ce n'est pas tout: Fouilleul retourne à la fête pour dépenser l'argent qu'il vient de voler, et le malheur veut qu'il se croise sur le chemin avec un homme de cinquante ans. Fouilleul comprend qu'il a été vu et reconnu, que quand le cadavre sera retrouvé une voix s'éleva pour dire qu'on l'a rencontré à telle heure sur ce chemin, revenant vers la fête et revenant d'où? Il ne pourra l'expliquer et, pour sortir de cet embarras, il brandit de nouveau sa branche de saule et le pauvre Louis Rambert tombe frappé comme François Lucas; les deux cadavres sont à environ deux cents mètres l'un de l'autre, couchés dans le même fossé. Quant à Fouilleul, il boit encore, il soupe gaiement dans une ferme, il revient en chantant avec d'autres camarades le long de ce fossé où râlent ses deux victimes, et il va s'endormir profondément et paisiblement dans son lit.

Ah! c'est bien le même garçon qui, à l'âge de quatorze ans, a déjà tué d'un coup de fusil un homme qu'il avait menacé; c'est bien le même Fouilleul qui, dans la maison de correction où il avait été envoyé pour ce fait, fracture d'un coup de pelle le crâne d'un de ses compagnons de détention et qui, depuis cinq mois seulement, a été remis en liberté. Oui, c'est bien le même! Il est là, devant le jury, devant la cour, avouant ses crimes, sans que le rose de sa joue pâlis- se un instant, causant avec les gendarmes qui le gardent et entendant prononcer contre lui la peine de l'expiation suprême sans paraître ému, ni même étonné! Que peut avoir à dire à cela la médecine légale?

Après avoir contemplé un pareil tableau, on est malheureusement disposé à traiter avec une indulgence relative la fièvre du revolver. Il paraît que l'on met aujourd'hui ce petit instrument meurtrier dans sa poche, comme une bourse, comme un portefeuille, et puis il arrive, un jour, que l'on se trouve ou que l'on se croit en danger et que l'on devient un meurtrier sans avoir bien la conscience, non-seulement de ce que l'on a voulu faire, mais encore de ce que l'on a fait. C'était plus que probablement un homme doux et paisible que Hummel, qui vient de comparaître devant la cour d'assises de la Seine, et pourtant le voilà condamné à sept années de réclusion, et, nâtons-nous de le dire, trop justement condamné. Hummel était libraire, bouquiniste étalagiste sur le quai Malaquais. Il avait contracté

une liaison coupable avec la femme d'un nommé Schmitz. Il y a quelque temps, les époux Schmitz furent condamnés chacun à une année d'emprisonnement, et, à l'expiration de sa peine, la femme ne rentra pas à la maison conjugale, mais alla habiter un petit cabinet loué par Hummel dans la rue de l'École-de-Médecine. Là, Schmitz surprit les deux amants et frappa violemment à la porte, et la porte s'ouvrit. Ce n'est plus ici le mari outragé, celui qui peut invoquer non pas un droit, mais au moins une excuse, qui fait feu, c'est Hummel, doublement coupable, qui blesse assez grièvement Schmitz. Comme il arrive le plus souvent en pareille circonstance, l'accusé prétend qu'une lutte s'est engagée, qu'il n'a mis le revolver au poing que pour protéger sa vie, que son adversaire a fait partir l'arme en voulant la lui arracher. Mais, il faut bien en convenir, de tous les témoignages comme de tous les antécédents, il semble résulter que cette explication n'a rien de réel. Que la victime soit plus ou moins intéressante, que ses antécédents soient plus ou moins fâcheux, cela ne détruit en rien la responsabilité terrible de l'accusé; Schmitz n'était pas armé, pourquoi Hummel était-il armé et pourquoi a-t-il fait usage de son arme?

La semaine est relativement pauvre en procès pour le chroniqueur judiciaire d'un journal de familles. Je n'ai rien à vous apprendre quant aux nombreux procès de presse qui l'ont signalée, poursuites à la requête du ministère public, ou assignations directes, nous en avons vu jusqu'à quatre par jour. M. Gabel, artiste dramatique au théâtre des Menus-Plaisirs, en a soutenu trois pour son compte devant la 8<sup>e</sup> chambre correctionnelle. Il se trouvait une fois prévenu et deux fois demandeur. Il paraît qu'un soir, un monsieur quelconque, demeuré inconnu, a trouvé fort spirituel de jeter un sou à l'acteur qui se trouvait en scène. Cette impardonnable grossièreté, qui, malheureusement, n'est pas nouvelle, aurait amené de la part de M. Gabel une riposte-épigramme, qui n'est pas nouvelle non plus: «Tiens! voilà un monsieur qui n'a pas d'âne et qui me jette son souper!» De là, une mesure sévère prise par le directeur; de là des récriminations de la part de l'artiste; de là une explication, le lendemain, dans le café du théâtre; de là deux soufflets donnés au directeur par l'artiste; de là des épithètes malsonnantes prodiguées à l'artiste par le directeur; de là un article dans le journal *le Gaulois*; de là un procès pour voies de fait intenté par le directeur à M. Gabel, un procès en diffamation intenté par M. Gabel à son directeur, et un autre procès en diffamation intenté par le même au journal *le Gaulois*. Cinquante francs d'amende à M. Gabel, pour le soufflet ou les soufflets; seize francs d'amende au directeur, M. Lemonnier, pour les paroles malsonnantes, et deux amendes de vingt-cinq francs chacune au journal et au rédacteur de l'article, que le tribunal a jugé un peu trop durement écrit.

J'allais quitter la police correctionnelle, mais je ne puis vraiment pas sans vous raconter les tristes exploits de M<sup>me</sup> Marie Catherine, veuve Biche, la gardeuse d'enfants. Mon indignation et mon dégoût, que vous partagerez, sont tels, que je reculerais encore devant ce récit si je ne jugeais absolument utile de dire et de faire dire et répéter que les nourrices et les gardes auxquelles on confie de pauvres petits bébés doivent être, avant tout, bien connues et quand même surveillées avec une persévérance infatigable. La veuve Biche était en fuite, de sorte que je ne puis vous tracer son portrait physique; mais les faits que des parents éplorés, que des médecins indignés ont exposés devant les juges de la 10<sup>e</sup> chambre, vous donneront son portrait moral.

Cette malheureuse avait la confiance des sages-femmes et des familles, et j'ai entendu la déposition d'une jeune mère de vingt-quatre ans qui lui avait confié une petite fille âgée de neuf jours, fraîche et bien portante. Treize jours après, la petite Marthe — elle s'appelait Marthe — était morte et morte de faim!

J'ai entendu la déposition d'une voisine qui disait que les bébés étaient maltraités, battus!... Des bébés *battus!* gavés *comme des oies*, avec du pain mâché et abreuvés de sirop de pavots, de sirop d'éther, d'opium même, pour que leur sommeil fût continu et que leurs cris ne troublassent pas le repos de l'horrible mégère.

Un mot terrible de ce témoin: «Je lui ai montré la petite Marthe, livide et violette, dans son lit; elle était morte; la veuve Biche ne s'en était pas aperçue!»

Quatre ou cinq enfants du premier âge sont morts

de la même manière chez la veuve Biche, ont dit les médecins.

Ce monstre, quand elle était prise en faute, invoquait la sainte Vierge et les anges, promettait de mieux soigner ses nourrissons et continuait sans remords. Elle est en fuite et réparaitra d'autant moins que le tribunal l'a frappée d'une condamnation à huit mois de prison; mais, là où elle s'est réfugiée, y a-t-il des hébés, des sages-femmes et des familles confiantes? Je tremble.

Tous les jours les diverses chambres correctionnelles prononcent de six à huit condamnations contre des brocanteurs qui, contrairement aux prescriptions d'une sage ordonnance de 1780, omettent d'insérer sur leur livre de police les achats qu'ils ont faits à des particuliers. Souvent, trop souvent même, les objets trop facilement achetés proviennent de vols et placent le brocanteur dans la situation d'un receleur. Il est bien entendu que ces petites causes restent pour moi lettres mortes, car ce sont des contraventions sans intérêt au point de vue de la chronique judiciaire. Il se trouve aujourd'hui que le brocanteur Mazin, en se rendant coupable de cette négligence, a commis la plus grosse des bêtises: le 12 janvier dernier, il achetait, pour 90 francs, le mobilier d'un individu qu'il ne connaissait pas, mais qui lui donnait un reçu en bonne forme, un reçu signé: MOYAUX!

Si pourtant il en avait fait mention sur son livre de police, les recherches auraient pu se trouver bien simplifiées.

Il a été condamné à 400 francs d'amende; mais comme c'est un brave homme, sur la probité duquel les meilleurs renseignements ont été donnés, il est probable qu'il tiendra mieux son livre de police à l'avenir.

PETIT JEAN.

## BÉATRIX

NOUVELLE

Il existe plusieurs traductions littérales de la nouvelle d'Hawthorne: *La Fille de Rapaccini*. Tout en serrant de près la donnée de l'original, d'après la traduction de M. Édouard Scheffter, la version que nous présentons ici, sous le titre de BÉATRIX, en est une interprétation libre et développée.

Dans une de ses études littéraires sur un poète contemporain, Théophile Gautier parle ainsi de *la Fille de Rapaccini*:

« On lit dans les Contes de Nathaniel Hawthorne la description d'un jardin singulier, où un botaniste toxicologue a réuni la flore des plantes vénéneuses. Ces plantes aux feuillages bizarrement découpés, d'un vert noir ou minéralement glauque, comme si le sulfate de cuivre les teignait, ont une beauté sinistre et formidable. On les sent dangereuses malgré leur charme; elles ont dans leur attitude hautaine, provocante ou perfide, la conscience d'un pouvoir immense ou d'une séduction irrésistible. De leurs fleurs ferocelement bariolées et tigrées, d'un pourpre semblable à du sang figé ou d'un blanc chlorotique, s'exhalent des parfums âpres, pénétrants, vertigineux; dans leurs calices empoisonnés la rosée se change en aqua-tofana, et il ne voltige autour d'elles que des cantharides cuirassées d'or vert ou des mouches d'un bleu d'acier dont la piqûre donne le charbon. L'euphorbe, l'aconit, la jusquiame, la ciguë, la belladone y mêlent leurs froids virus aux ardents poisons des tropiques et de l'Inde; le mancenillier y montre ses petites pommes mortelles comme celles qui pendaient à l'arbre de la science; l'upa y distille son suc laiteux plus corrosif que l'eau-forte. Au-dessus du jardin flotte une vapeur malsaine qui étourdit les oiseaux lorsqu'ils la traversent; cependant la fille du docteur vit impunément dans ces miasmes méphitiques; ses poumons aspirent sans danger cet air où tout autre qu'elle et son père boirait une mort certaine. Elle se fait des bouquets de ces fleurs, elle en pare ses cheveux, elle en parfume son sein, elle en mordille les pétales comme les jeunes filles font des roses. Saturée lentement de sucs vénéneux, elle est devenue elle-même un poison vivant qui neutralise tous les toxiques. Sa beauté, comme celle des plantes de son jardin, a quelque chose d'inquiétant, de fatal et de morbide; ses cheveux d'un noir bleu, tranchent sinistrement sur sa peau d'une pâleur mate et verdâtre, où éclatent sa bou-

che qu'on dirait empourprée à quelque baie sanglante. Un sourire fou découvre ses dents enchâssées dans des gencives d'un rouge sombre, et ses yeux fixes fascinent comme ceux des serpents. On dirait une de ces Javanaises, vampires d'amour, succubes diurnes, dont la passion tarit en quinze jours le sang, les moelles et l'âme d'un Européen. Elle est vierge cependant, la fille du docteur, et languit dans la solitude. L'amour essaye en vain de s'acclimater à cette atmosphère, hors de laquelle elle ne saurait vivre. »

### I

Vers le milieu du siècle dernier, un jeune homme, nommé Orlando Guasconti, quitta Naples, sa ville natale, pour venir terminer ses études à la célèbre université de Padoue. Riche d'espérances et léger d'argent, il se trouva seul au milieu d'une ville étrangère avec quelques ducats d'or dans son escarcelle, libre et maître de sa personne, au demeurant bon compagnon, et d'un visage où la mère-nature avait écrit sa lettre de recommandation dans cette langue mysérieuse comprise de tous les enfants des hommes.

Sans être autrement embarrassé de ses modestes ressources, il loua une chambre dans un vieux palais abandonné, non loin de la porte de la ville, qui avait été autrefois la demeure d'une famille patricienne, ainsi que le témoignaient les armoiries sculptées au fronton de l'édifice. Roland, qui connaissait le grand poème italien, se rappela qu'un des ancêtres de cette famille depuis longtemps éteinte, et peut-être un des habitants de l'antique palais, figurait dans l'*Enfer* du Dante parmi ceux qui souffrent une éternelle agonie. Ce souvenir, joint au malaise de l'isolement et à la mélancolie naturelle chez un jeune homme qui sort pour la première fois de la sphère où il est né, fit soupire Roland lorsqu'il promena ses regards dans l'immense salle vide et désolée.

— *Santa Madona!* s'écria la vieille Lisabetta qui, charmée par le visage ouvert de Roland, s'ingéniait à donner à la chambre un aspect moins lugubre et à la rendre plus habitable, quel soupir s'échappa de votre jeune cœur. Votre Seigneurie trouve sans doute cette demeure un peu triste; mais, pour l'amour du ciel, qu'elle daigne mettre la tête à cette fenêtre, et elle verra peut-être un rayon du beau soleil de Naples.

Roland suivit le conseil de Lisabetta, mais le soleil lombard lui sembla pâle et sans chaleur. Cependant, il éclairait joyeusement un jardin, situé précisément au-dessous du balcon circulaire à balustrade de pierre formant une petite terrasse de plain-pied avec la fenêtre, où d'innombrables variétés de plantes semblaient cultivées avec un soin particulier.

— Ce jardin appartient-il à la maison? interrogea Roland.

— Le ciel nous en préserve, jusqu'au jour où il sera transformé en potager, répondit la vieille femme avec vivacité. Non; ce jardin est cultivé par les propres mains du seigneur Giacomo Rapaccini, le célèbre docteur de Padoue qui, je puis l'attester, est connu jusqu'à Rome. On dit, ajouta-t-elle d'une voix plus basse en se signant, qu'il distille de ces plantes des parfums et des philtres plus mortels que le venin des serpents.

— Oui, je le sais, interrompit Roland, je connais la réputation du docteur Rapaccini, et je me propose de lui faire ma visite.

— Vous pourrez le voir tout à votre aise, car il travaille souvent à son jardin, et vous verrez sans doute aussi la signorina Béatrix, sa fille, y choisir des fleurs et des plantes pour le laboratoire de son père, qui ressemble à la cuisine de Belzébuth.

— Ah! le docteur a une fille? dit Roland, sans attacher d'importance à cette réflexion.

— C'est la plus belle des jeunes filles de Padoue, et il faudrait être aveugle pour ne pas en convenir.

Après avoir prononcé ces paroles, empreintes d'une sorte de frayeur superstitieuse, la vieille Lisabetta donna un dernier coup d'œil à l'arrangement des objets qui garnissaient la chambre, puis

elle se retira après avoir recommandé le jeune étranger à tous les saints du paradis, dont elle termina la litanie par la formule: *Felice notte, signor.*

Après avoir débouclé sa valise et rangé son bagage d'étudiant dans l'armoire de chêne qui faisait face à son lit, Roland ne trouva rien de mieux à faire que de s'installer sur la terrasse et, de ce poste d'observation, d'examiner les choses singulières qui l'entouraient.

La haute façade de ce côté du palais était tapissée de lierre, qui formait autour de sa fenêtre un sombre encadrement de verdure. Une tige vigoureuse de glycine enveloppait le balcon de ses arabesques.

En face de lui, séparée par le vaste jardin, s'élevait la demeure du docteur Rapaccini, aux murailles noircies par le temps, aux fenêtres ogivales surmontées de trifles à jour. De légères colonnettes, reliant des arceaux cintrés, formaient une longue galerie couverte à l'extérieur. La façade, d'architecture gothique, aurait donné à l'édifice l'aspect morose d'un cloître, si des plantes grimpantes, aux grappes multicolores enroulées autour des piliers ou suspendues comme des lianes flottantes, escaladant les murs et bizarrement enchevêtrées, ne lui avaient ôté, par l'opposition de leur feuillage et de leurs fleurs brillantes, son caractère monumental et sévère.

Le jardin, qui se développait au-dessous de la fenêtre de Roland, lui fit l'effet d'un jardin botanique comme il en existait alors dans toute l'Italie, ainsi que dans les contrées où l'histoire naturelle est en honneur. Il lui sembla aussi qu'il avait dû être autrefois le jardin d'agrément de quelque famille opulente, car il pouvait distinguer au centre, à moitié cachée, une fontaine en marbre admirablement sculptée. Les ravages du temps et les taches du marbre rongé ne permettaient pas de déterminer, au milieu du chaos de ses fragments épars, la forme précise du dessin primitif, sauf un bas-relief représentant Diane entourée de ses nymphes. L'eau, cependant, continuait à jaillir et à étinceler au soleil en flocons écumeux, semblables à des panaches de neige, et retombait dans la vasque inférieure, d'où elle s'écoulait par d'invisibles canaux. Son murmure, doux et mélancolique au milieu du silence, semblait apporter à l'oreille la plainte monotone d'un esprit des eaux. Une source n'est-elle pas un esprit immortel, chantant toujours son cantique céleste, sans s'inquiéter des vicissitudes de ce qui l'entourne? Peu lui importe qu'un siècle lui fasse un corps de marbre et qu'un autre le renverse; celui-là conservait son incorruptible pureté et son essence immatérielle, oublié par le Temps qui avait ruiné la fontaine dont les flancs de marbre entr'ouverts le retenaient à peine prisonnier.

Tout autour, favorisées par les infiltrations qui entretenaient perpétuellement l'humidité du sol, croissaient des plantes aquatiques aux feuilles gigantesques et des fleurs d'une éclatante magnificence.

Dans la conque de marbre, au milieu du bassin, s'élançait un arbuste couvert d'une profusion de fleurs pourprées dont chacune avait l'éclat et la beauté d'une pierre précieuse, et leur couleur était si violente qu'elles semblaient resplendir et illuminer le jardin. Chaque portion de terrain était peuplée d'herbes, de plantes et de fleurs, qui, si elles étaient moins belles, annonçaient cependant des soins assidus, comme si toutes possédaient une vertu mystérieuse et particulière bien connue du savant qui les cultivait. Les unes poussaient dans des urnes antiques ou des vases de marbre richement sculptés, d'autres dans de simples pots d'argile; quelques-unes, droites et élancées, semblaient par leur attitude inflexible et altière appeler l'investigation du savant ou la curiosité de l'observateur; d'autres enfin rampaient sur le sol comme des serpents endormis, ou grimpaient à tout ce qui leur offrait un appui naturel. L'une d'elles, aux racines cachées dans des touffes de joncs et de roseaux, s'était enroulée autour d'une statue de Vertumne, qui se trouvait ainsi enveloppée dans une draperie de feuillage, si heureusement disposée qu'elle aurait pu servir de sujet d'étude à un sculpteur.

Pendant que Roland s'abandonnait à cette contemplation, son attention fut éveillée par un léger bruit qui semblait venir de l'extrémité du jardin, et



LA GUERRE. — La prière du soir dans un cantonnement de soldats russes. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Kuffmann.)



Pêcheurs turcs sur le Danube -

Rue juive à Jassy.



Service des communications internationales entre la Roumanie et la Russie - 5 Mars



Cantonnements russes en Bessarabie 4 Mars

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées dans la huitaine, franco, à M. P.-L.-B. SABEL, 150, boulevard Magenta.

ERRATA DU N° 1043. — 1° N° 78, à la fin du 10, après occupées, lire : soit par eux-mêmes, soit par l'extrémité et la suite. Envoyer les figures sur diagrammes imprimés de M. Preti, cela facilite le classement; — 2° aux avis divers, lire : 3 mai, au lieu de 31 mai.

LES COMMANDEMENTS DU WHIST

(Suite)

EN QUARANTE QUATRAINS (à rime unique)

2° Problème sur LE LABYRINTHE — La Règle (La solution ne devra être envoyée qu'avec celle du n° 1047)

OL	DEL	RCA	OFF	ENT	SEM	ULN	GA
AL	US	IM	AS	LC	RE	CA	EN
ME	ZP	OR	PU	DR	TE	LA	ES
VO	NT	EN	SE	SL	RC	TS	SD
SE	OM	EU	PH	IV	EP	TP	MM
ME	ON	OU	PR	EJ	AM	IS	LA
TC	FU	YT	RE	UW	AI	EN	AS
RI	ELE	HIS	TRE	TDE	VOT	CEA	TR

13° Figure de la Méthode—Clef—Départ de 9 à 19, puis à 29 DE LA LISIÈRE AU CENTRE

SOLUTIONS DU N° 1042

61 — ENFANTILLAGES, par un Potcau du Télégraphe, à Albi

Léonidas. — Angleterre. — Spartacus. — Marseille. — Cléopâtre. — Villefranche. — Charles-Quint. — Allemagne. — Mithridate. — Richelieu.

62 — CARRÉ MAGIQUE DE CARTES, par M. Aug. Capdeville, à Beziers

L'une des solutions :

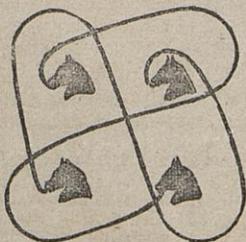


63 — DAMES, par MM. les amateurs du café du Négoce, à Lille

44 à 40 — 39 à 33 — 40 à 34 — 35 à 41

64 — ÉTUDES SUR LE CAVALIER DES ÉCHECS Ce problème a été rectifié, dans le n° 1044.

65 — FANTAISIE CHEVALERESQUE, par E. Dialen, à Paris



66 — WHIST, par M. de M\*\*\*

Voici l'une des solutions :

Le 1<sup>er</sup> a 4 atouts et 9 carreaux (ou 9 piques), il joue un carreau, couleur que son partenaire coupe 3 fois, et, comme ce dernier a 6 atouts et qu'il en joue chaque fois, les 6 derniers carreaux ou piques se trouvent affranchis et le chelem est forcé.

67 — CRYPTOGRAPHIE EUROPÉENNE par Jul-Lub-Per

Ang et erre  
Suiss  
Dane ark  
P rügal  
Fra ce  
Suè e  
Belg que  
Hol ande  
Ita le  
T rque  
Ru sté  
Au rière  
P usse  
Gr ce

LE MONDE ILLUSTRÉ

68 — SIMPLE QUESTION, par Ed. Pennetier, à Paris

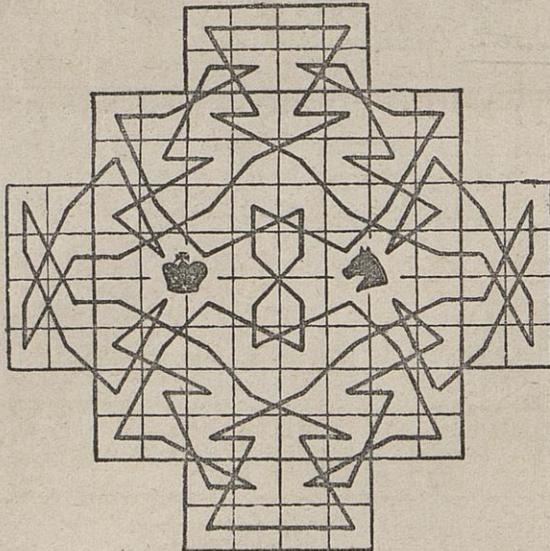
Le père. 1831 = 46 ans 1 + 8 + 3 + 4 (+ 4) = 44 âge du fils  
La mère. 1836 = 41 ans 46 - 41 = ..... 5 âge de la fille  
Le fils. 1863 = 14 ans 1 + 8 + 3 + 6 = 18 et :  
La fille. 1872 = 5 ans 1 + 8 + 7 + 2 = 18 41  
Et 46 - 1 = 54 x 5 = 45 ; 45 = 5  
6 5 6

69 — MOTS DE DIVERSES FORMES

DOUBLEMENT CARRÉS par le Progress-Club. EN LOSANGE par le cercle d'Aubenas. EN TRIANGLE (INTERVERTIS) par un amateur du café Fritz.

S  
S O L B E L F O R T  
T U L O U E C U R I E  
S U L F U R E L U B I E  
S O L F E R I N O F R I T  
L O U R D E S O I E  
L I A L U R I E L R E  
E N S T  
O

70 — CRYPTOGRAPHIE ROI ET CAVALIER par Marquis et Léda



METAGRAMME

Ils ont cinq pieds mes quatre mots  
Trouvez! — vous qui n'êtes pas sots. —  
« Voulez-vous, habile lectrice,  
« Deviner ici qui je suis? »  
Primo, presque une impératrice. —  
Qui me possède a trop d'amis. —  
Grande, je suis presque un supplice. —  
Enfin, je traverse Paris!  
(Reine — Veine — Peine — Seine)

SOLUTIONS JUSTES DU N° 1042

Abbreviations employées :

- C. Cercle ou café.
- V. Vers demandés ou envois de certaines solutions en vers.
- E. Accusé de réception des envois de problèmes.
- D. Ont trouvé le problème de dames.

Les douze premiers : 1<sup>er</sup>, les Labadens (Jeune-France), à Dunkerque (E. Tout.); — 2<sup>e</sup>, Ed. Pennetier, à Paris (E. D. Neuf); — 3<sup>e</sup>, Bibi et Mimi, à M. (E. D. Neuf); — 4<sup>e</sup>, Progress-Club, à Cette (E. D. Neuf); — 5<sup>e</sup>, cercle Musical, à Aubenas (E. D. Huit); — 6<sup>e</sup>, les trois Édouard, à Nogent-sur-Marne (D. Huit); — 7<sup>e</sup>, Luet (D. Huit. Votre adresse, s. v. p.); — 8<sup>e</sup>, Du Marais, à Paris (D. Huit); — 9<sup>e</sup>, deux jeunes filles, à Issoire (Huit); — 10<sup>e</sup>, B. J., à Paris (D. Sept); — 11<sup>e</sup>, Ener Dialen, à Paris (E. D. Sept); — 12<sup>e</sup>, les trois Ajax, à Paris (D. Sept).

Ont trouvé sept problèmes : Tricoche et Cacolet (D.); Kassiope (D.); C. Launay (D.); Ixigrec (D.); E. G., à Paris; Poucet; les orphéonistes, à Arras; A. Martin; V. Arthur; très-bon envoi, sans nom, ni ville; Reingral; le Follichon; Amirus; S. G. D., à Valenciennes; deux exilés, à E.; Septentrion, Personnat.

Ont trouvé six problèmes : Mme Marie; Tarnaud (D.); Larrien (D.); Benoît III; Fleuriot; V. Renard; Petit-Café de Camaches; Piton (1 Ronron, à Mulhouse; Bernard; Sans-Nom; R. R. L., à Rouen; Amaury; Valet-de-Cœur; M. N. O., à Versailles; la nièce du président.

Ont trouvé cinq problèmes : E. Orbal (D.); café Parisien, à Borde u. (D.); Mme Preunier; Raoult; Ruby; Michel et Christine (excellente solution du whist); Omega, à Chambéry (E.); M. Bail café Boatems, à Mont-mre; Cinq-Mars; un Clermontois; Alpha, à Lille; deux Rouennais; V. Bonhomme; pas de signature; les Crozonoff's de Lys-Lannoy; Mlle A. D., de Corbeil; café de l'Univers, à Toulouse; un abonné ardent; Williams R.

Ont trouvé quatre problèmes : X. Y. Z., à Bucharest; Clerville; H. Rue; A. de G., à Oran; Paul et Virgin e; H. Mugnier; Menelas (D.); les quatre fils Alliby; Amedée de V., à l'Isle-Adam; Jénotus II; Eug. Robar-dey; un chercheur.

Ont trouvé trois problèmes : Mme Marie R. (très-forte au whist; tons nos compliments); Mme C. Doront; Celui qui trouve (quelquefois!); C. Pataplon, à Valenciennes; Aug. Capdeville, à Beziers (E.); M. Maraval; M. B., lectrice belge; V. X. Y., à Tours; l'Œdipe de Brives-la-Gaillarde; un v eux sorcier; un salon de Pressigny; G. Bance, à Calais; R. de Char-tronière.

Ont trouvé deux problèmes : l'invalidé de Con-stantinople (qui n'avait pas signé la dernière fois); H. Delinotte fils; Louis de Sibour; Cunard; un débutant; S. de C., à Paris; café du Luxembourg, à Paris; café Bagriot, Isère; Ed. Lamy; Raskignon; Liguier; Charrou; Ponsard; Coriolan; un ami des récréations; Grimbert; Orphée XXVII; Whistiti, U. A., à Mar-seille.

Ont trouvé un problème : cercle du Commerce, à Firminy (D); cercle Deleuze, à Si-tecon; Noyelles freres; Ellimac, à Puttlinge (solution sa-vante); Dr Lorne (whist); un rhétoricien en vacances (très-bien; mais les autres problèmes?); Elime; chevalier Celebrini, à Turin (whist); collège de Bex; M. Géo; le cercle de Revel; Mlle Rouille; Lussac; café des Pe-tits-Pères; Totor; Galle; café de la Victoire, à Nice; H. B.; trois insépa-rables; Steeckel, café du Centre, à Bordeaux; A. R., à Nice (whist); St-monard (whist); Houry (whist); Journait; vicomte de Saint-Brivier, à Versailles; Louis; H. Noyer; café Autard, à Digne; Camille (whist).

Solutions venant de l'étranger

(1039) Mme I. Lecoq, à Constantinople.

Nous avons reçu les envois suivants

Cercle du Commerce, à Bastia; E. Grosjean; A. Marchand; Paul; M. Brégas (l'énigme a été publiée); A. Capdeville (de l'inédit, s. v. p.? car le carré magique de cartes ne l'était pas); une abonné; Donat; Fucks; René de la Chartronière (nous n'avons pas reçu le problème annoncé; Dialen Bernard (trop grand cadre, malheureusement; nous publierons le mot en losange). Nous prions M. Clod. de nous dire si ses prob. de D. sont in-édits; si oui, priez de les envoyer sur diagrammes Preti, 72, rue Saint-Sauveur; c'est indispensable, car le temps nous manque. A Mme Céline F., pour l'envoi de son joli problème :

Nous acceptons la dédicace  
De votre problème de race. —  
Mais, cette fois, le pauvre, nu...  
Comme l'autre n'est point venu.

P.-L.-B SABEL.

Le n° 1047 contiendra dix problèmes, et le n° 1048 un problème sur le Labyrinthe, les solutions du n° 1045 et les mentions des solutions justes.

Voici le sommaire musical du numéro du Journal de Musique de cette semaine (quatre pages de texte en plus) :

Vieux Caire, danse orientale (pour piano), musique de Félicien David.

Lettre d'un amoureux, paroles et musique de Gustave Nadaud.

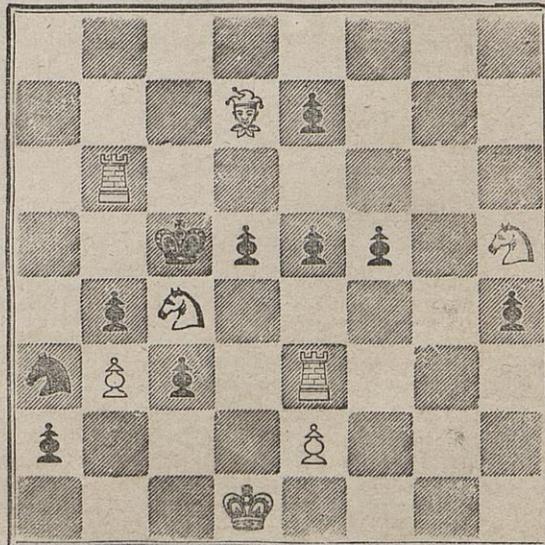
Sur la grève, poésie de Louis Gestin, musique de J. Offenbach.

Valse n° 3, musique de Weber.

Le numéro : 40 centimes (13, quai Voltaire).



PROBLÈME N° 653, COMPOSÉ PAR M. PRADIGNAT



Les Blancs font ma' en dix coups

Solution du problème n° 650

- |                              |                     |
|------------------------------|---------------------|
| 1. F pr. P                   | 1. C pr. F (Var.)   |
| 2. D 4 R                     | 2. F 5 D, échec (1) |
| 3. P pr. F, doubl. éch.      | 3. R ad libitum.    |
| 4. D 3 on 6 R, échec et mat. |                     |
- (1)
- |  |                       |
|--|-----------------------|
| 3. D 3 CR, échec et mat le coup suivant. | 2. F pr. P ou R pr. C |
|--|-----------------------|
- (A)
- |                                    |            |
|------------------------------------|------------|
| 2. C 6 F, échec déc.               | 1. C pr. C |
| 3. D pr. C, échec                  | 2. C 4 C   |
| 4. D pr. F ou C 8 R, échec et mat. | 3. ad lib. |
- (B)
- |   |             |
|---|-------------|
| 2. F 6 F, échec                         | 1. P fait D |
| 3. D 8 D, échec et mat le coup suivant. | 2. R pr. C  |
- (C)
- |                         |            |
|-------------------------|------------|
| 2. F 6 F, échec         | 1. F 4 CD  |
| 3. D 6 C, éch.          | 2. R pr. C |
| 4. D 6 R, échec et mat. | 3. R 2 D   |

Solutions justes : MM. L. de Croze; la Réunion de officiers, à Compiègne; le nouveau Cercle des Echecs, à Chalindrey; les amateurs du café du Phénix, à Lyon; le café Central, à Péronne; Camille; Kassioh; le café de la Rotonde, à Limoges; le Cercle du Commerce de Firminy Vital Terrasson; Rojare.

Autres solutions justes du problème n° 649 : MM. Kassioh; Em. Frau; Fresco, de Lille; le café du Phénix, à Lyon; Guillerminet.

Solution du problème n° 651.

- |   |               |
|---|---------------|
| 1. C 6 R, échec   | 1. F pr. C    |
| 2. C 5 R  | 2. ad libitum |
| 3. D, T ou C, suivant le coup joué par les Noirs, échec et mat. |               |

Solutions justes : MM. Louis de Croze; de Langres; le cercle de Blois; le café de la Rotonde, à Limoges; café Central, à Péronne; Réunion des officiers, à Compiègne; les amateurs du café du Phénix; un élève de Brahuclin; Vital Terrasson; capitaine Dubois.

PAUL JOURNOUD.

Grand succès: *Ratis roses!* mazurka. *Patte de velours*, valse.

**La Vie prolongée. LE FER BRAVAIS (FER DIALYSÉ)** guérit radicalement : *Anémie, Chlorose, Débilité, Consumption, Faiblesse.* 13, r. Lafayette et pharm. Broch. 1<sup>o</sup>.

**CACHEMIRE DE L'INDE** par Robes, seul dépôt en Europe. l'Union des Indes, 1, r. Auber

**LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS**

(7<sup>e</sup> année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris. Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions. Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers. Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte. Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs. ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN** Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr. L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER** avec un Traité de Bourse de 200 pages.

4 FR. PAR AN QUATORZIÈME ANNÉE 4 FR. PAR AN

LE **MONITEUR** DES **TIRAGES FINANCIERS**

PROPRIÉTÉ DU CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS SOCIÉTÉ ANONYME au Capital de 6,000,000 de fr. Paraît tous les Jedis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO : Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

**PRIME GRATUITE** OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU : LE **CALENDRIER-MANUEL** DU CAPITALISTE pour 1877

VOLUME TRÈS-COMPLÉT ÉDITÉ AVEC LUXE. CONTENANT : Des indications pratiques générales à l'usage des capitalistes et des rentiers, — des renseignements détaillés sur toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours notés en 1876, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — un tableau synoptique complet de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

**ON S'ABONNE** Pour 4 fr. par an AU **MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS** 16, rue Le Peletier, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

CRISTAL CHAMPAGNE Th. R et C<sup>ie</sup>, 44, rue Lafayette.

**BÈGUES** L'INSTITUTION DES BÈGUES DE PARIS ouvre un cours le 14 mai. Écrire à MM. CHERVIN, 90, avenue d'Eylau.

**ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE** SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF. Depuis 40 ans soulage instantanément, éloigne et guérit accès de GOUTTE et RHUMATISMES. Toutes Pharmacies. Mémoire médical gr<sup>at</sup> et fee. S'adr. dépôt gén<sup>l</sup> 14, r. de l'Echiquier, Paris.

**L'ANISINE-MARC**

Ce célèbre **antinévralgique** russe du Dr JOCHELSON est un produit hygiénique d'une **innocuité parfaite**, qui fait disparaître en moins d'une minute les plus fortes douleurs névralgiques, migraines, maux de dents nerveux, etc., etc. — Prix : 5 fr., et par la poste franco : 5 fr. 50. Exiger la signature en russe pour éviter les contrefaçons. Dépôt général, 39, rue Richer, Paris. — Se vend partout.

**PLUS DE LINGE BRULÉ**  
PAR L'EAU DE JAVEL  
AVIS AUX COURTIERS VISITANT L'ÉPICERIE

On demande pour chaque arrondissement un représentant pour le placement de l'eau de Javel cristallisée de T-D. BROCHOCKI et C<sup>o</sup>, breveté s. g. d. g., garantie sans chlorure de chaux. Cette utile invention supprime les fragiles et encombrantes tourées; car 3 kilos de ce cristal dissous dans 100 litres d'eau donnent 100 litres d'eau de Javel première qualité, livrés en petits flacons de 60 à 90 grammes aux prix de 20 et 30 centimes pour doses de 2 à 3 litres; ils permettent aux ménagères de faire aussi peu d'eau de Javel que comportent leurs besoins. S'adresser, 13, rue de l'Echiquier, à Paris.

**CHOCOLATS**  
QUALITÉ SUPÉRIEURE  
**C<sup>ie</sup> Coloniale**  
ENTREPOT GÉNÉRAL  
Paris, rue de Rivoli, n° 132  
DANS TOUTES LES VILLES  
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

**RÉGÉNÉRATEUR**  
DES CHEVEUX DE  
**M<sup>me</sup> S. A. ALLEN**

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle Vie, Croissance et Beauté. — Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, Paris.

**LA FEMME**  
chez elle

ET DANS LE MONDE

(TROISIÈME ÉDITION)  
par M<sup>me</sup> MARIE DE SAVERNY  
Un élégant volume in-8° (impression de luxe)  
PRIX 5 FRANCS  
(Ajouter 50 c. pour recevoir franco.)

Adresser les demandes à l'administrateur du Monde illustré et de la Revue de la Mode, 13, quai Voltaire, à Paris.

**ANNONCES**

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJON, même sur une ench., en la chambre des not. de Paris, le mardi 8 mai 1877, d'UNE MAISON A PARIS, n° 23, rue D'HAUTEVILLE Revenu : 52,620 fr. — Mise à prix : 675,000 fr. Délai pour le paiement. Prêt par le Crédit foncier. S'adr. à Me BONNEAU, not., 7, faubourg Poissonnière.

GRANDE ET BELLE MAISON PL. LA FAYETTE, n° 116. A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des not. de Paris, le 15 mai 1877. — Facades pl. Lafayette, rues Lafayette et des Petits-Hôtels. — Cont. : 753 m. 83 c. Rev. actuel : 61,918 fr. 50. Mise à pr. : 750,000 fr. — Le Crédit foncier a prêté 515,000 fr. S'adr. à Me MARTIN, not., rue de la Chapelle, 32.

ADJON, même sur une ench., en la chambre des not. de Paris, le mardi 15 mai 1877, à midi. 1<sup>o</sup> D'UNE MAISON A PARIS, r. Ville-du-Temple, 125. Rev. h. : 10,320 f. M. à p. : 100,000 f. 2<sup>o</sup> D'UNE MAISON A PARIS, rue Marguifoy, 7. Rev. br. : 5,950 f. M. à p. : 70,000 f. 3<sup>o</sup> D'UNE MAISON A PARIS, rue de la Lune, 24. Rev. br. : 5,170 f. M. à p. : 50,000 f. S'adr. à Me D'HAUVILLER, notaire, r. Thévenot, 11.

BELLE PROPRIÉTÉ comprenant MAISON D'HABITATION et dépend. PAVILLON et JARDIN, RUE DES CAPUCINS, 6, à BELLEVUE, cne de Meudon (S.-et-O.), A VENDRE, sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 15 mai 1877, à midi. Conten. : 6,900 mèt. — Mise à prix : 55,000 fr. S'adr. à Paris, à Me FOVARD, not., b. Haussmann, 94; à M. Olivier, r. de l'Abbaye, 6; et, p<sup>r</sup> visiter, au jardinier.

2 MAISONS A PARIS, A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 1<sup>er</sup> mai 1877 : 1<sup>o</sup> FAUB. ST-DENIS, 2, angle boul. St-Denis, 30 et 28. Rev. net : 12,600 fr. Mise à prix : 140,000 fr. 2<sup>o</sup> Même faub., 4. R. net : 9,600 f. M. à p. : 110,000 f. S. à Me Aumont-Thiéville, n. b. Rue Noyon, 10 bis.

BOIS de la GRAND'MAISON, à VILLENEUVE-LES-BORDES, près Nangis (S.-et-M.), 42 hect. 62 a. 20 c. Pavillon d'habitation, dépendances, belle charre A ADJ., sur une ench., en la ch. des notaires de Paris, le 8 mai 1877. Mise à prix : 6,000 fr. S'adr. à Me PLOQUE, not., à Paris, r. Hauteville, 1.

MAISON A PARIS-LA-VILLETTE, RUE DE CRIMEE, 127, d'une cont. de 532 mèt., A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 29 mai 1877. Revenu : 16,400 fr. — Mise à prix : 100,000 fr. S'adr. à Me LAVOIGNAT, notaire, rue Auber, 5.

2 ACTIONS INCENDIE, C<sup>ie</sup> d'ass<sup>ur</sup> g<sup>éné</sup>l<sup>es</sup>, A ADJUGER, le 11 mai 1877, à 1 h., en l'étude de Me Aumont-Thiéville, not., à Paris, boul. Rue-Neuve, 10 bis. Mise à prix de chaque action : 24,500 fr.

ADJON, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 8 mai 1877, d'UNE MAISON A PARIS, RUE SAINT-MARTIN, 7. (Jouissance 1<sup>er</sup> avril 1877.) Rev. net : 16,700 fr. Mise à prix : 245,000 fr. S'adr. à Me LEGAY, not., 82, rue Saint-Lazare.

MAISON, B<sup>yard</sup> HAUSSMANN, 57 A VENDRE, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 15 mai 1877, à midi. Rev. net : 38,500 f., susc. d'aug. M. à pr. : 580,000 f. S'adr. à Me DELAUNAY, not., Chaussée-d'Antin, 44.

DOMAINE D'ÉCOUBLAY commune de Trésigny, Châtres et Chaumes (S.-et-M.), 2 h. de Paris, A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 15 mai 1877, à midi, en 2 lots.

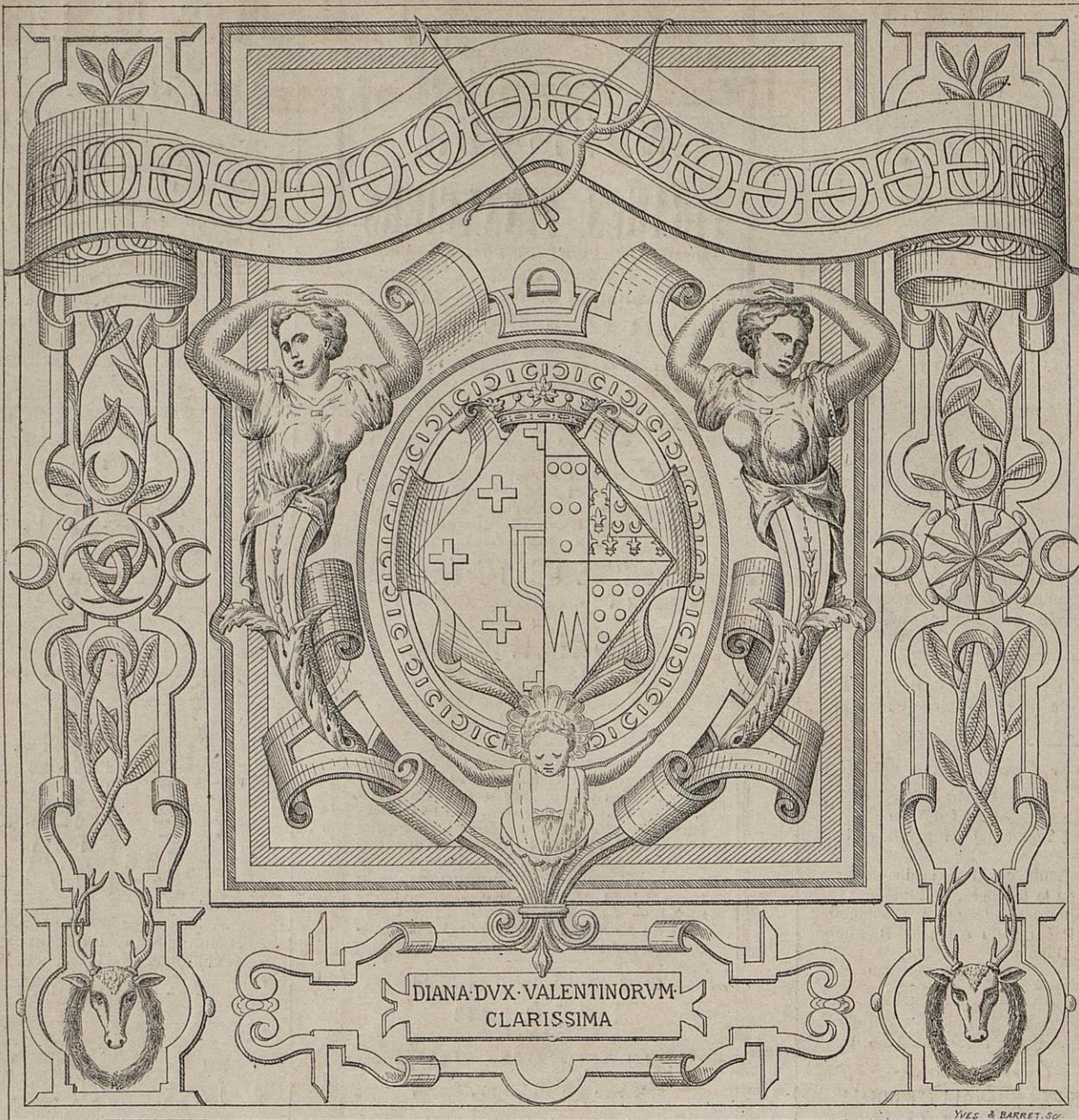
CHASSE MAGNIFIQUE 1<sup>er</sup> lot : château, fermes, moulin et bois. Cont. : 290 hect. Rev. net évalué : 18,134 fr. 35 c., sans le château, la chasse et la réserve. Mise à pr. : 540,000 fr. — 2<sup>e</sup> lot : Ferme de Claire et bois. Conten. : 196 hect. Rev. net évalué : 13,000 fr., sans la chasse. M. à pr. : 380,000 fr. — S'adr., sur les lieux, à Mes Commun, Barré et Poulain, et à Me BRESTA, not., à Paris, r. Louis-le-Gr., 11.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. L. AUDBOURG et C<sup>ie</sup>, 10, pl. de la Bourges, et dans les bureaux du journal.

BIBLIOGRAPHIE

*Histoire et description d'Anet*, depuis le dixième siècle jusqu'à nos jours, par M. P.-D. Roussel. Paris. 1 volume in-4°. Jouaust.

M. P.-D. Roussel est un de ces chercheurs patients et enthousiastes qui ont dévoué leur vie à leur ville natale et à qui l'histoire doit les éléments dont elle se compose et les matériaux qui plus tard serviront à la compléter. Il nous a présenté une monographie du château d'Anet, qui sera comme le dernier mot d'une aventure où tout un siècle, toute une civilisation, tout un art ont gravé à jamais leur empreinte. Diane de Poitiers se retrouve ici dans son véritable milieu, celui qui lui a fait devant la postérité une figure qui restera ineffaçable. Voilà bien la demeure célèbre où elle se plaisait



Vitrail en grisaille (armoiries de Diane). — Gravure extraite de l'*Histoire et Description du château d'Anet* par Pierre-Désiré Roussel d'Anet, imprimée par Jouaust, éditeur.

à vivre, où se personnifiaient, dans des merveilles d'architecture, sa beauté, sa grâce et son esprit ! En lisant le livre de M. Roussel, en feuilletant ces illustrations qui sont des chefs-d'œuvre de chromolithographie, on comprend mieux l'époque où vécut cette femme illustre ; on entre plus avant dans la connaissance d'un temps qui rencontra dans cette merveilleuse construction comme un cadre fait à souhait pour son génie. M. Roussel n'a rien oublié. Il a fouillé le château d'Anet dans ses coins et recoins : il l'a fait revivre à tous les yeux et restitué dans son charme comme dans sa sévère beauté. Le Gouvernement français a honoré le livre de M. Roussel d'une souscription ; il ne pouvait mieux faire pour lui rendre la justice qu'il méritait.



**HORTICULTURE — BASSE-COUR**

JOURNAL LA MAISON DE CAMPAGNE (DIX-HUITIÈME ANNÉE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTEMENT. — SOINS A DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABEILLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES. — RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Paraît tous les 15 jours : 16 pages et plusieurs gravures sur bois par numéro. Un an, SEIZE FRANCS.

DOUZE MAGNIFIQUES AQUARELLES par an, de plans de jardins, de villas, de basses-cours, etc. etc.

TROIS PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1877, RENDUES A DOMICILE FRANCO DE PORT

1<sup>o</sup> Mois d'octobre, novembre, et de décembre, gratuitement; 2<sup>o</sup> un joli couteau de jardinage à 3 lames : écussonnoir, greffoir et serpette, ou au choix, un joli sécateur en acier poli, pour dames; 3<sup>o</sup> 15 paquets de graines de fleurs ou de légumes nouveaux. — Envoyer un mandat-poste de 16 fr. (plus un franc pour le port des primes) à M. Edouard Le Font, Directeur du Journal, 233, r. du Faubourg-St-Honoré, à Paris. — (Pour les États de l'Europe, 18 francs.) Prière d'indiquer, en adressant l'abonnement, dans quel journal on a lu cette annonce.

(Voir les Échecs à la page 270)

Nous engageons nos lecteurs qui veulent souscrire aux émissions, à consulter le *Moniteur de l'Épargne*, journal financier hebdomadaire qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 31, place de la Bourse.

Envoi de numéros sur demande affranchie.

Les modèles entièrement nouveaux des costumes, confections et chapeaux de printemps, paraissent chaque dimanche dans la *Revue de la Mode*, depuis le 18 mars. Nos lecteurs savent que la *Revue de la Mode* est le journal le plus complet, le plus artistique et surtout le plus parisien des journaux de ce genre. Son succès est tel qu'il est publié en même temps en six langues : anglais, russe, italien, etc., etc. Outre les Modes les plus nouvelles communiquées par les premières maisons de Pa-

ris, les Dames trouvent dans la *Revue de la Mode* tous les genres d'ouvrages à l'aiguille, qui leur permettent d'occuper agréablement leurs loisirs, et des chroniques, nouvelles et romans dont elles peuvent permettre la lecture à leurs enfants.

Abonnement sans gravure coloriée :

Paris... Un an : 12 fr.; trois mois : 3 fr. »

Départ<sup>s</sup>.. Un an : 14 fr.; trois mois : 3 fr. 50

Europe.. Un an : 16 fr.; trois mois : 4 fr. »

Abonnement avec gravure coloriée chaque semaine :

Paris... Un an : 24 fr.; trois mois : 6 fr. 75

Départ<sup>s</sup>.. Un an : 25 fr.; trois mois : 7 fr. »

Europe.. Un an : 30 fr.; trois mois : 7 fr. 50

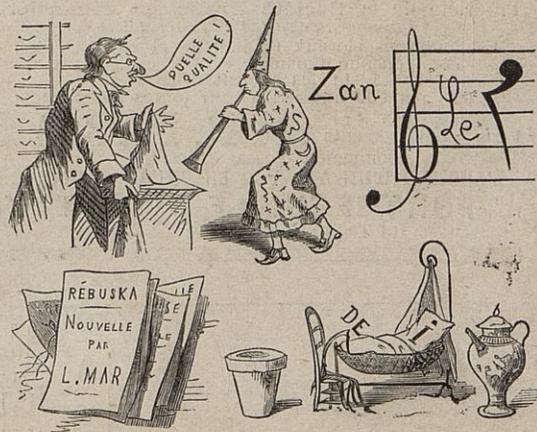
Envoyer mandat-poste au Directeur de la *Revue de la Mode*, 13 et 15, quai Voltaire, à Paris.

JARDIN D'ACCLIMATATION — BOIS DE BOULOGNE

Entrée: Semaine, 1 fr.; Dimanche, 50 c.

Concerts Dimanches et Jedis, à trois heures.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'année courante verra s'inaugurer le nouvel Hôtel-Dieu de Paris.

Ont trouvé le dernier rébus : l'Officine-Club, de Toulon Boissac; Dubuisson, à Bruxelles; Roussel; l'exilé de Sainte-Gemmes; le cercle des Enfants de la Saône, à Gray; G. Brissard et L. Gosne, à Orléans; M<sup>lle</sup> G. de G., quai d'Orsay; l'OEdipe du cercle de l'Avenir, à Châlons-sur-Saône; A. Bally, à Angers; les abonnés du café de la Bourse, à Châlons-sur-Marne; Louis de Croze; café Henriel; le Chatourleite; le cercle d'Amplepuis; le café de Paris, à Vitry; les abonnés de la maison Pagés.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.